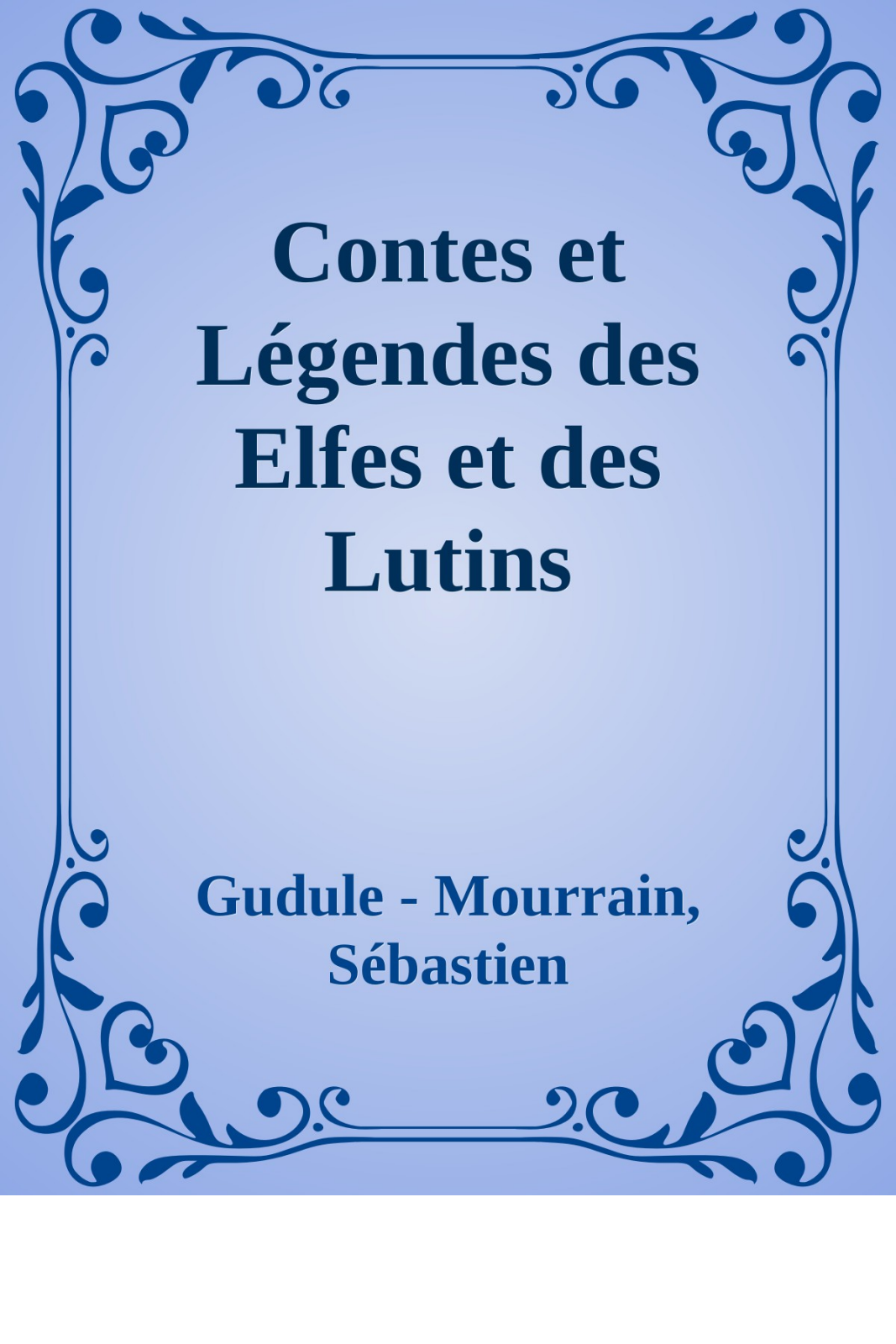




Contes et Légendes des Elfes et des Lutins

**Gudule - Mourrain,
Sébastien**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GUDULE

SÉBASTIEN
MOURRAIN

CONTES ET LÉGENDES DES ELFES ET DES LUTINS



*Rome
le farfadet*



*La sorcière
Pique-Épée*



*Le troll au
bonnet vert*



Nathan

Contes et légendes de tous pays

**Contes et Légendes
des Elfes et des Lutins**

Adaptés par GUDULE

Illustrations de Sébastien Mourrain

Éditeur : NATHAN



I

LA FILLE DU KORRIGAN

- CONTE DE BRETAGNE -

L'histoire que voici se déroula naguère dans les côtes d'Armor, et les vieux du pays la racontent encore à leurs petits-enfants, le soir, à la veillée.

Un roi et une reine mirent au monde une fille si belle, si belle que les anges du ciel en étaient jaloux. Perline était son nom. Or, un jour qu'elle dormait sous un buisson de roses, un korrigan vint à passer. La voyant si belle, si belle en son berceau, il eut envie de l'avoir pour héritière. Il s'en fut donc trouver sa femme, qui logeait entre les racines d'un hêtre voisin, et lui dit :

— Drôlesse, n'aimerais-tu pas que notre fille devienne princesse ?

La korrigane qui berçait sa pouponne, née, tout comme Perline, au début du printemps, s'étonna :

— Pourquoi souhaiterais-je l'impossible, mon homme ? Nous sommes humbles mais heureux, elle le sera aussi !

— Certes, mais il nous faut penser à son avenir ! N'aura-t-elle point, l'âge venu, envie de toilettes, de bijoux, de parures ? Les honneurs et le luxe ne la tenteront-ils pas ? Elle nous reprochera peut-être, alors, de l'avoir privée de toutes ces bonnes choses !

Troublée par ce discours, la korrigane s'enquit :

— Où trouverions-nous de telles richesses, nous qui vivons dans l'humus des forêts, nous nourrissant de baies et de noisettes, et nous vêtant de feuilles mortes ?

Son époux lui exposa le plan qui venait de germer dans sa cervelle :

— Si nous échangeons notre nourrissonne contre celle du roi, il n'y verrait que du feu !

Cette perspective, loin de réjouir la korrigane, la fit beaucoup pleurer, car elle aimait sa fille – qui pourtant était laide à faire peur. Mais elle était soumise à son époux et, bien que sa décision lui brisât le cœur, elle s'y conforma sans protester.

Le lendemain, donc, le korrigan mit son projet à exécution. De sorte

que, la sieste terminée, quand la nourrice vint chercher Perline pour l'allaiter, elle trouva, à sa place, une vilaine avortone, malingre, contrefaite, et plus ridée qu'une pomme de la saison passée.

À ses cris, la reine accourut et ne put que constater le désastre. Le roi vint, à son tour, mêler ses pleurs aux leurs, et tous de se demander : « Qu'est-il donc arrivé à notre petite princesse pour qu'elle soit racornie de la sorte ? »

L'on supputa une maladie très rare que les médecins du palais soignèrent à l'aide d'onguents, crèmes et tisanes. Rien n'y fit, bien sûr ! D'autant que la fillette se portait à ravir, vagissait comme quatre, tétait comme six et, bien que toujours affreuse et de taille réduite, grossissait à vue d'œil.

Le roi convoqua alors tous les mages, les savants et les druides du pays, afin de leur soumettre le cas. Ils y perdirent leur latin et, à défaut de pouvoir remédier à son mal, conclurent que la princesse était victime d'un sort.

Lors, en bons parents, le roi et la reine résolurent de faire comme si de rien n'était. Ils mirent à l'intruse les habits de l'enfant blonde et rose, lui donnèrent ses jouets, ses appartements et ses nurses, bref, ils la choyèrent comme auparavant – et bien plus encore, car elle leur inspirait de la pitié. Ainsi grandit-elle sans manquer de rien, même pas d'amour.

Le sort de la vraie Perline était bien différent car, si le korrigan en raffolait, son épouse l'avait prise en grippe. Ce minois charmant, ces grands yeux bleus, ce corps potelé lui faisaient horreur.

« Ah, que je regrette le fruit de mon sein, répétait-elle à qui voulait l'entendre. Et que cette étrangère au teint de lys m'insupporte ! Voyez ces fines mains, incapables de gratter la terre à la recherche de vers et autres friandises ! Ce minois, inapte aux grimaces ! Ces cheveux, si fins qu'aucun pou ne veut y loger ! Ces ridicules petons que la moindre ronce égratigne ! »

Et de houspiller la pauvrete, sous le fallacieux prétexte qu'elle n'était point de son sang.

Cependant, cette dernière, que ses parents adoptifs avaient appelée Kivîk – ce qui, dans leur langage, signifie « hibou » –, ne prenait point ombrage de ces mauvais traitements. D'un naturel docile et volontiers rieur, elle jouissait de la vie des bois, conversant avec les oiseaux, jouant avec les écureuils, chevauchant les renards et dormant sur la mousse comme une vraie sauvageonne.

Ainsi grandirent les deux fillettes, chacune dans un monde qui n'était pas le sien.

Or, contrairement à Kivîk, Perline – qui, en dépit de sa vile apparence, avait conservé ce nom charmant ; c'est donc ainsi que nous la nommerons désormais – Perline, donc, n'était pas heureuse. L'on

avait beau céder à tous ses caprices, la couvrir de présents et se plier en quatre pour satisfaire ses moindres désirs, elle trouvait toujours à redire. Lui préparait-on son mets préféré ? Elle n'en avait plus envie, ou il était trop froid, ou il était trop chaud. Lui offrait-on une nouvelle robe ? Elle ne la trouvait pas à son goût. Un nouveau joujou ? Elle n'y jetait même pas les yeux. L'emmenait-on en promenade ? Elle se plaignait de la longueur du chemin. Organisait-on une fête en son honneur ? Prise d'une soudaine fatigue, elle n'y assistait pas. Bref, son humeur était encore plus disgracieuse que son visage – si toutefois la chose est possible.

Vint le temps où le cœur des filles se met à chanter. Perline s'éprit d'un prince nommé Aimable, qu'elle avait entrevu au bal de ses seize ans. Le roi ne put mieux faire que de solliciter le père de ce jeune homme qui, trouvant intérêt à une telle alliance, s'empressa de donner son accord. L'on mit donc le jeune homme devant le fait accompli, sans lui laisser le choix de refuser.

Bien que Perline lui répugnât, Aimable n'en montra rien, du moins en sa présence. Mais une tristesse mortelle étreignit son âme, et il prit l'habitude de s'aller promener dans la forêt au clair de lune, afin d'y épancher son trop-plein d'amertume.

Dans le même temps, le roi des korrigans s'éprit de Kivik. Jugez de la joie du père adoptif de celle-ci !

« Ma manœuvre, se disait-il, n'a fait que des heureux, à commencer par moi ! Ma fille légitime sera bientôt reine, celle que j'ai enlevée également. Quant à moi, père comblé et deux fois beau-père de roi, j'aurai droit aux honneurs que mérite mon titre. »

Hélas, à son grand dam, son épouse était loin de partager cet avis !

— Réjouis-toi, drôlesse ! l'exhortait-il pourtant. Notre sort n'est-il pas des plus enviables ?

Et elle de répondre en s'essuyant les yeux :

— Il le serait, mon homme, si je pouvais serrer notre enfant dans mes bras !

Kivik, pour sa part, redoutait ce mariage. Le roi des korrigans, vieux, laid et d'un caractère emporté, ne lui plaisait guère. Mais elle feignait l'inverse, afin de ne pas contrarier les vœux de son père auquel elle vouait une tendresse infinie. En revanche, chaque nuit, elle rôdait dans les bois, y donnant libre cours à ses lamentations.

Ce fut ainsi qu'elle rencontra Aimable.

Étant tous deux étreints d'un même désarroi – et ce, pour des raisons étrangement semblables –, ils se confièrent l'un à l'autre, se consolèrent mutuellement, et prirent l'habitude de ces rencontres secrètes dans lesquelles ils trouvaient un si grand réconfort.

Dès lors, ce qui devait arriver arriva : ils tombèrent follement amoureux.

— Ah, si je pouvais vous épouser, vous, plutôt que ce barbon ! disait Kivîk.

— Ah, si je pouvais vous épouser, vous, plutôt que cette mégère, ajoutait Aimable en écho.

Et de pleurer en se serrant si fort dans l'ombre, qu'ils semblaient ne former qu'une seule chair.

Ce fut ainsi que Perline les surprit.

Intriguée par les escapades nocturnes de son fiancé, elle l'avait suivi en catimini. L'on devine sans mal quelle fut sa réaction ! La forêt tout entière résonna de ses cris.

— Ah, traître ! hurlait-elle. Ah, misérable bouc ! Est-ce ainsi que tu respectes la parole donnée ? Pour la peine, je te ferai exécuter par le roi mon père !

En vain Kivîk se jeta-t-elle à ses genoux pour implorer la grâce du prince, arguant qu'elle était seule fautive. La fausse princesse la repoussa du pied en la traitant de gueuse et de catin.

Le bruit, cependant, avait attiré de nombreux spectateurs, dont le couple de korrigans. Voyant Perline rouge, grimaçante et plus hideuse que jamais, la korrigane la reconnut pour sienne. Se jetant dans la mêlée, elle la prit dans ses bras en l'appelant « ma fille » ; et le miracle des retrouvailles eut lieu. Car cette voix vibrante de passion maternelle transporte la jeune fille : c'était celle qui avait bercé sa prime enfance et qu'elle n'avait jamais pu oublier. S'ensuivit une explication houleuse où le korrigan avoua son forfait. On le jeta en prison et tout rentra dans l'ordre.

Avec la bénédiction de ses parents légitimes, Kivîk épousa Aimable. Perline fut présentée au roi des korrigans qui en fit sa femme par dépit ; ils eurent beaucoup d'enfants braillards, laids et méchants. Son père – dont Kivîk avait obtenu la grâce – mourut peu après, miné par la honte. Seule la korrigane tira, comme on dit, son épingle du jeu : comblée par le retour de sa fille bien-aimée, elle vieillit parmi sa nombreuse descendance en offrant à tous l'image du plus parfait bonheur !





II

LES LUTINS DU DIABLE

- CONTE DU FINISTÈRE -

FANCH, LE TAILLEUR DE PONT-L'ABBÉ, était un habile artisan. Personne ne s'entendait mieux que lui à broder finement les jupes des minourez(1), à parementer de velours les vestes des bourgeois et à ourler de dentelles les coiffes des bigoudens(2). D'aucuns le supposaient même un peu sorcier, tant son travail frisait la perfection. Nous verrons plus loin qu'ils n'avaient pas tort.

Ce tailleur, donc, ne se déplaçait jamais sans emporter, dans ses bagages, une boîte en buis fermée à double tour qu'il n'ouvrait jamais en public. Cela ne manquait pas d'intriguer ses clients, mais aucun d'eux ne se fût risqué à l'interroger à ce propos car Fanch, qui détestait les curieux, leur eût, en représailles, refusé ses services.

Une circonstance fortuite allait dissiper le mystère – du moins, pour l'un d'entre eux.

Il y avait, au village voisin, un fermier dont la fille se mariait. L'on fit, bien sûr, appel au talent de Fanch pour façonner sa robe. Durant une semaine entière, il y travailla fiévreusement, tirant l'aiguille sans relâche, agrémentant le corsage de perles et de broderies, ajourant la ceinture, ornant les manches de petits plis gracieux. Mais la veille du mariage, comme il mettait la dernière touche à son chef-d'œuvre, il s'aperçut avec horreur que, dans sa hâte, il avait omis d'emporter sa boîte.

S'adressant au frère de la mariée, un godelureau prénommé Corentin, il lui confia d'un air contrit :

— Mon pauvre ami, je crains de ne pouvoir finir la robe de ta sœur pour la cérémonie.

— Comment est-ce possible ? s'écria Corentin, tout marri.

— J'ai oublié chez moi mon principal outil, et sans lui, je suis aussi démuni qu'un chat privé de ses griffes.

Corentin, aussitôt, offrit d'aller quérir le précieux instrument, ce que le tailleur, pressé par le temps, accepta.

— Il se trouve dans ma boîte en buis, lui précisa-t-il. Va et me la rapporte, mais surtout ne l'ouvre pas ou il t'arriverait malheur !

Nanti de cette recommandation, le jeune homme partit d'une traite. Cependant, comme il s'en revenait à travers la lande, il lui sembla entendre un léger bruit. Intrigué, il approcha son oreille de la fameuse boîte et s'aperçut que cela venait de l'intérieur. On eût dit le grattement des souris sur le plancher, durant les longues nuits d'hiver...

Corentin résista, oh ! cinq minutes au moins ! Mais la curiosité fut, hélas, la plus forte. Soulevant doucement, tout doucement, le couvercle, il glissa un œil par la fente...

Fatale imprudence ! Aussitôt, la boîte s'ouvrit en grand, et ce qu'il prit d'abord pour une nuée de sauterelles s'en échappa.

En fait, il s'agissait d'une multitude de petits êtres, vêtus de casaques rouges et de bonnets pointus, qui se mirent à danser la gigue autour de lui, en réclamant d'une voix perçante :

— *Labour, miestr ! Labour fonnabl domb si(3) !*

Leur nombre était tel et leur audace si grande que Corentin n'osa se défilér.

— Arrachez les buissons d'ajonc qui couvrent la lande, ordonna-t-il, à tout hasard.

Ce fut fait en un instant. Après quoi, les lutins le harcelèrent à nouveau :

— *Labour, miestr ! Labour fonnabl domb si !*

— Ramassez les branches, liez-les entre elles et empilez-les, ordonna Corentin.

La minute d'après, un mur de fagots de quelque dix mètres de haut se dressait dans la plaine.

— *Labour, miestr ! Labour fonnabl domb si !* exigeaient les lutins en s'accrochant à ses vêtements.

— À présent, montez sur le tas et sautez dans la boîte ! ordonna Corentin qui n'en menait pas large.

Les lutins obéirent, de sorte qu'il put bientôt rabattre le couvercle sur le dernier d'entre eux, et, ni vu ni connu, s'en fut livrer l'objet à son propriétaire.

— As-tu bien suivi mes directives ? s'assura celui-ci, soupçonneux.

Corentin lui ayant juré que oui, le tailleur se remit au travail – c'est-à-dire qu'il s'enferma dans une pièce, à l'abri des regards, et n'en ressortit qu'une fois la robe terminée.

Toute cette affaire troubla tant Corentin qu'il n'en dormit pas de la nuit. Au matin, sa décision était prise : il lui fallait coûte que coûte la boîte merveilleuse.

« Grâce à elle, plus besoin de garçons de ferme, se disait-il. Les lutins feront tout l'ouvrage, et nous prospérerons sans bourse délier.

Ah, l'on dit de moi que je suis un bon à rien ? Eh bien, je m'en vais prouver le contraire ! »

C'était là une fort plaisante perspective, et le jeune homme n'eut de cesse de la mettre en pratique. Pour ce faire, au banquet, il enivra le tailleur.

— Tu as bien mérité de boire tout ton saoul, lui répétait-il en remplissant son verre chaque fois qu'il le vidait. Vois comme ma sœur est belle et son époux heureux ! C'est à toi qu'ils le doivent ! Accepte donc ce vin en gage de reconnaissance.

Fanch but tant et tant qu'il roula sous la table. Corentin aussitôt lui déroba sa boîte et courut la cacher sous son lit.

L'on devine, au réveil, la fureur du tailleur ! N'étant point sot, il comprit ce qui s'était passé et, la nuit suivante, s'en revint à la ferme pour reprendre son bien. Corentin commença par nier, puis, voyant que sa victime l'avait percé à jour, il feignit de faire amende honorable et l'emmena dans sa chambre pour, disait-il, lui rendre ce qui lui appartenait. Mais c'était une ruse. La porte à peine fermée, le fourbe, se ruant sur la boîte, l'ouvrit et ordonna :

— Débarrassez-moi de cet homme !

En moins d'une seconde, les lutins malmenèrent à ce point le pauvre bougre qu'il rendit son dernier soupir. Après quoi, Corentin leur commanda de l'enterrer si profondément que nul ne découvrit jamais ses restes. Puis, se croyant tout de bon l'unique possesseur de l'insigne trésor, il s'alla coucher, la conscience en paix.

Mais à peine avait-il fermé les yeux qu'une étrange impression le poussa à les rouvrir. Quelqu'un se trouvait au pied de son lit, qui ricanait dans l'ombre.

— Qui êtes-vous ? s'enquit-il.

— Le Diable.

— Que voulez-vous ?

— Ton âme.

Et d'expliquer que la boîte était son invention. Il l'avait fabriquée tout spécialement pour le tailleur qui, à cette heure, grillait dans les flammes de l'enfer.

— Si tu désires en user à ton tour, il te faudra payer le prix, acheva le Malin dans un rire sardonique. Corentin était jeune et le marché tentant. Une petite âme de rien du tout contre une vie d'opulence... Il accepta, et signa de son sang le parchemin qui le damnait.

Dès lors, comme prévu, il devint immensément riche.

Passèrent les années, dans la joie, l'insouciance et la prospérité. Corentin épousa la plus belle femme du canton, eut des fils grands et forts, des filles magnifiques. Puis, ayant épuisé toutes les félicités de ce monde, se retrouva, un jour, vieux.

Le noir personnage s'en vint alors se rappeler à son bon souvenir.

— Certes, je ne t'oublie pas, assura Corentin en le congédiant d'un geste. Mais mon temps n'est point révolu. Arme-toi de patience et n'aie crainte : à l'heure du trépas, je réglerai ma dette !

Or, le rusé coquin n'en ayant nulle envie, décida de tromper son débiteur et, dans ce but, usa d'un subterfuge. Quand il se sentit sur le point de rendre l'âme, il ouvrit sa boîte et dit aux lutins :

— Façonnez vite un mannequin à mon image.

Ce qu'ils firent, et si bien que même un œil exercé ne pouvait différencier le faux Corentin du vrai. Ce dernier, aussitôt, mit la figurine à sa place dans le lit, puis se cacha dessous et appela :

— Satan ! Je meurs !

Le Diable apparut et tomba dans le panneau. Emportant le corps inanimé, il regagna l'enfer tandis que, dans sa cachette, Corentin décidait pour de bon.

Il monta donc au paradis sans rencontrer aucun obstacle. Le grand saint Pierre, en le voyant, lui dit :

— Quelle a été ta vie, brave homme ?

— Irréprochable, répondit Corentin avec aplomb.

— Tu n'as jamais volé ? Ni menti ? Ni tué ?

— Rien de tout cela, assura Corentin.

Néanmoins, saint Pierre, méfiant par nature autant que par fonction, consulta le grand livre où sont consignés chacun de nos actes, même les plus secrets. Ce qu'il y lut l'édifia.

— Et le pauvre Fanch ? s'exclama-t-il, outré. L'aurais-tu oublié, gredin ?

Lors, il l'envoya brûler en enfer, de sorte que le Diable eut quand même son dû !





III

HISTOIRE DE L'HOMME QUI TROUVA UN LUTIN DANS SON CHAMP

- CONTE D'IRLANDE -

Il était une fois un paysan qui trouva un lutin endormi dans son champ. Comme c'était un brave homme, il ne le tua point mais lui intima l'ordre de déguerpir bien vite.

— Hélas, je ne le puis, répondit le lutin.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que ce champ est le territoire de mes ancêtres. Mes frères et moi-même y sommes nés, ainsi que nos parents et les parents de nos parents. Si nous partions, où irions-nous ?

Le paysan, embarrassé, se gratta la tête.

— Comment, dans ce cas, le labourerai-je, l'ensemencerais-je et le faucherai-je ?

— Avec notre aide, dit le lutin. Puisque nous usons de ton bien, il est juste que nous partagions ton labeur.

— Tope-là ! s'écria le paysan qui voyait d'un bon œil cette main-d'œuvre gratuite.

Le lutin mit ses deux mains en porte-voix :

— Holà, compagnons ! Il nous faut du monde pour retourner la terre !

Aussitôt, cent lutins apparurent.

— Voilà donc mes petits laboureurs, se réjouit le paysan. Ils sont nombreux et forts, l'ouvrage sera tôt fait.

Cependant, les lutins demeuraient bras ballants.

— Qu'attendez-vous donc ? s'enquit le paysan.

— Que tu nous expliques comment procéder. Le travail de la terre nous est inconnu, nous ne savons que rire, danser et faire des farces.

— C'est très simple : il vous suffira de m'imiter en tout.

Ainsi firent les lutins, de sorte que, bientôt, de beaux sillons creusèrent le champ de part en part.

Quelques semaines passèrent...

— Le temps des semailles est venu, annonça le paysan.

— Fort bien, dit le lutin.

Il mit ses mains en porte-voix :

— Holà, compagnons ! Il nous faut du monde pour semer le grain !

Aussitôt, deux cents lutins apparurent qui, copiant scrupuleusement les gestes du paysan, eurent tôt fait de répandre le grain dans les sillons.

Le paysan se frottait les mains.

Il se les frotta plus encore lorsqu'un lourd blé doré se balança au vent d'été.

— Nous aurons une superbe récolte, cette année, dit-il à sa femme.

Or, ce n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd, mais dans celle de son fils qui allait sur ses douze ans. L'enfant, friand de blé mûr, s'empressa d'y goûter. Ce que voyant, le lutin demanda :

— Que fais-tu, jeune paysan ?

— Je m'assure que les épis sont à point.

— Fort bien, dit le lutin.

Il mit ses mains en porte-voix :

— Holà, compagnons ! Il nous faut du monde pour goûter le blé !

Aussitôt, quatre cents lutins apparurent, qui se jetèrent sur la récolte et l'engouffrèrent, de sorte qu'il ne resta plus un seul épi sur pied.

Cela ne fit point, l'on s'en doute, l'affaire du paysan. Entrant dans une violente colère, il rossa son fils d'importance. Ce que voyant, le lutin demanda :

— Que fais-tu, paysan ?

— Je corrige ce bon à rien.

— Fort bien, dit le lutin.

Il mit ses mains en porte-voix :

— Holà, compagnons ! Il nous faut du monde pour châtier l'enfant !

Aussitôt, huit cents lutins apparurent, qui se précipitèrent sur le fils du paysan et le battirent comme plâtre.

La paysanne, qui avait assisté à la chose de loin, voulut intervenir, mais il était trop tard : sous les coups, l'enfant avait cessé de vivre. Lors, la malheureuse, tombant à genoux, se répandit en lamentations. Ce que voyant, le lutin demanda :

— Que fais-tu, paysanne ?

— Je pleure mon fils perdu.

— Fort bien, dit le lutin.

Il mit ses mains en porte-voix :

— Holà, compagnons ! Il nous faut du monde pour pleurer l'enfant !

Aussitôt, mille six cents lutins apparurent, et ils versèrent tant et

tant de larmes qu'elles emportèrent la femme en un torrent furieux, et la noyèrent.

Le désespoir du paysan fut tel qu'il demeura plusieurs jours hébété, face à la dépouille de ceux qu'il aimait. Mais comme les mouches s'agglutinaient sur les cadavres, force lui fut de les enterrer. Il alla donc quérir une bêche et se mit à creuser un trou. Ce que voyant, le lutin demanda :

— Que fais-tu, paysan ?

— J'enterre ma famille.

— Fort bien, dit le lutin.

Il mit ses mains en porte-voix :

— Holà, compagnons ! Il nous faut du monde pour creuser une tombe !

Aussitôt, trois mille deux cents lutins apparurent, et ils creusèrent tant et si bien que leur trou engloutit non seulement la femme et son fils morts, mais le paysan lui-même, ainsi que son champ, sa ferme et les villages d'alentour. Après quoi, ils le rebouchèrent et, n'ayant plus aucun devoir envers personne, recommencèrent à rire, danser et faire des farces.





IV

LE PETIT TROLL

AU BONNET VERT

- *CONTE DE DANEMARK* -

Igmar avait douze ans et il était berger. Pas n'importe où : chez le plus riche fermier du pays. Le plus avare aussi, et surtout le plus dur, car non seulement ses ouvriers employaient sous la besogne, mais ils criaient famine et allaient en guenilles. De plus, considérant le sommeil comme inutile, cet homme sans pitié les réveillait de nuit et, qu'il pleuve, vente ou neige, les envoyait dans la montagne faire paître ses troupeaux.

Une nuit d'hiver, donc, Igmar, les yeux encore bouffis de fatigue, tapait le sol des talons pour se réchauffer lorsqu'une lueur, dans les ténèbres, attira son attention. Elle provenait d'un puits asséché, situé non loin de la bergerie. Tapi dans l'ombre, il observait le curieux phénomène quand il vit une vieille femme se hisser hors du trou. Elle tenait une lanterne dans une main, un balai dans l'autre, et à peine eut-elle mis pied à terre qu'elle enfourcha ce dernier et s'éleva dans les airs. Igmar en conclut donc qu'il s'agissait d'une sorcière, et l'envie le prit d'explorer l'ancre de celle-ci en son absence.

Sitôt dit, sitôt fait. Abandonnant brebis et agneaux à la garde de son chien, le petit berger enjamba la margelle et se laissa glisser dans le puits.

En dépit de l'obscurité, il repéra une porte qu'il poussa vivement. La faible clarté d'une chandelle, qui achevait de se consumer, lui révéla alors le plus étrange endroit qui soit.

Partout, ce n'étaient que cornues, alambics et flacons de toutes sortes. Aux murs étaient pendues des bêtes empaillées ainsi qu'une grande quantité de plantes sèches. De nombreux livres jonchaient le sol.

L'un d'eux, posé au sommet de la pile, attira l'attention de l'enfant par sa couverture de cuir sombre, couverte de signes cabalistiques. Il

l'ouvrit, et quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'un petit bonhomme à barbe blanche, coiffé d'un immense bonnet vert, jaillit d'entre les pages et dit :

— Que désires-tu, maître ? Commande, j'obéirai.

La première surprise passée, Igmarr demanda :

— Qui es-tu ? Et pourquoi m'appelles-tu « maître » ?

— Je suis un troll, dit le petit bonhomme. Mon nom est Pump, et je suis au service de qui possède ce livre.

Au même moment, un bruit derrière lui avertit Igmarr du retour de la sorcière.

— Il faut que je sorte d'ici, et vite ! s'affola-t-il.

À l'instant, il se retrouva parmi son troupeau, avec son chien qui lui faisait la fête et, dans le silence nocturne – mais loin, très loin, comme montant du centre de la terre –, le hurlement de colère de la sorcière qui avait découvert le larcin.

Il eut un moment de stupeur car c'était, ma foi, une drôle d'aventure qui lui arrivait là ! Puis, s'étant ressaisi, il rouvrit le livre et le même prodige que précédemment se produisit :

— Que désires-tu, maître ? s'enquit le troll avec une pirouette. Commande, j'obéirai.

Le petit berger, qui n'était pas idiot, comprit les avantages qu'il pouvait tirer de sa découverte. Et, délaissant sans regret pâtures, moutons et chien, il ordonna :

— Amène-moi en ville !

Ainsi se retrouva-t-il dans une rue déserte dont toutes les échoppes étaient encore fermées.

Cependant, une enseigne clignotait dans l'ombre : celle d'une taverne. Vint à Igmarr l'envie d'un bon bol de lait chaud assorti de pain frais et de beurre bien fondant. Il poussa donc la porte et vit le tavernier qui activait son feu – car c'était jour de marché, et les forains, logeant chez lui pour l'occasion, se levaient à l'aube.

Devant l'enfant vêtu de hardes, l'homme fronça les sourcils.

— Que veux-tu, maraud ?

— Manger et dormir.

— As-tu de quoi payer ? Non, assurément ! Alors, ouste ou je te botte les fesses !

Igmarr se troubla car, en vérité, l'idée qu'on le prît pour un mendiant ne l'avait pas effleuré.

— Un instant, dit-il.

Et il sortit, pour revenir un peu plus tard nanti d'une bourse d'or fournie par le précieux Pump.

À cette vue, la mine du tavernier changea comme par magie. Igmarr obtint tout ce qu'il voulut, et même davantage. Il commanda donc un copieux déjeuner, réclama la meilleure chambre et, de plus, chargea

son hôte de lui acheter de beaux habits afin qu'il pût les mettre à son réveil. Ensuite, le ventre plein, il s'endormit dans un lit bien moelleux, la tête posée sur le livre auquel il devait sa bonne fortune.

Commença alors, pour le petit berger qui allait jadis pieds nus dans la neige, une ère de bonheur et de prospérité. Il se mit en quête d'une belle maison, de domestiques, de chevaux, et eut bientôt de nombreux amis qui, chaque soir, festoyaient à sa table. Ainsi passèrent les années.

Quand Igmarr eut vingt ans, il voulut prendre femme. Or, le bruit courait que, dans le château dominant la ville, était enfermée une princesse. Un oracle ayant prédit qu'elle aimerait un berger – lequel serait par la suite amené à régner, après avoir causé la mort du roi –, ce dernier l'y cloîtrait, en la seule compagnie d'une vieille nourrice et de quelques servantes.

Pressentant dans cette coïncidence un signe du destin, Igmarr ordonna à son troll :

— Lorsque cette princesse sera endormie, amène-la-moi !

L'on se doute avec quelle impatience il attendit la nuit suivante ! Vers minuit, alors qu'il contemplait songeusement les étoiles, un bruit derrière lui le fit se retourner. Pump était là, portant un lit à baldaquin comme s'il se fût agi d'un fêtu de paille.

D'une main tremblante, Igmarr écarta le rideau, et fut frappé par la beauté de la jeune fille. Une grâce singulière émanait de son visage au front bombé, au nez fin, aux lèvres bien ourlées. Un cou gracile, une taille élégante et de longs cheveux d'une blondeur extrême complétaient le tableau, de sorte que le jeune homme, dès le premier regard, sentit battre son cœur.

« C'est elle qui sera ma femme et personne d'autre ! » se dit-il.

Et, jusqu'au petit jour, il demeura assis près d'elle, à la contempler.

Lorsque la princesse, revenue entre-temps dans sa tour, s'éveilla, elle dit à sa nourrice :

— J'ai fait un rêve étrange : mon lit traversait l'espace à la vitesse du vent et pénétrait dans une grande maison. Là, un jeune homme au regard de braise me regardait dormir.

— C'est de votre âge, répondit la nourrice qui connaissait la vie.

Cependant, le même soir, Igmarr, qui n'avait cessé de penser à la princesse, voulut que Pump la lui amenât à nouveau. Et, cette fois, il ne se contenta pas de la regarder, mais lui frôla la main du bout des doigts, ce qui la fit sourire dans son sommeil.

— J'ai fait un rêve encore plus étrange qu'hier, dit la princesse à sa nourrice, le lendemain matin. Le jeune homme aux yeux de braise me caressait la main.

— C'est de votre âge, répondit la nourrice qui avait, en son temps, connu ce genre d'émoi.

La nuit suivante, la même scène se reproduisit, mais, l'audace venant, ce ne furent plus ses doigts qu'Igmar posa sur la main de la princesse, mais ses lèvres. Celle-ci eut un rire très doux, dans son sommeil.

— J'ai fait un rêve encore plus étrange que les deux précédents, dit-elle à sa nourrice le lendemain matin. Le jeune homme aux yeux de braise embrassait ma main.

La nourrice ne répondit rien mais conçut des soupçons, car les joues de la princesse étaient d'un rose ardent et ses yeux brillaient comme des étoiles. Aussi glissa-t-elle, sous le matelas, un petit sac de sable qu'elle prit soin de trouer afin qu'il répandît son contenu peu à peu. De sorte que quand Pump, comme chaque soir, emporta le lit et son occupante, ce subterfuge le trahit.

La nourrice, qui veillait, suivit aussitôt la piste ainsi tracée et, ayant repéré la maison d'Igmar, courut prévenir le roi.

Or, cette nuit-là, ce ne furent pas les doigts de la princesse que baisa le jeune homme aux yeux de braise, mais sa bouche. Ce qui la réveilla tout de bon. S'émerveillant de ce que son rêve fût réalité, elle se blottit dans ses bras.

C'est en cette position que son père la surprit.

— Gardes ! hurla-t-il. Arrêtez cet individu et qu'on le pendre aujourd'hui même !

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, Igmar fut emmené en prison, et les pleurs de la princesse n'y purent rien changer.

— Retournez dans votre tour, fille indigne ! ordonna le roi. Et n'en sortez plus de toute votre existence !

— Mais je m'y ennuie ! gémit la princesse.

— Vous n'avez qu'à lire, répondit le roi.

Et, avisant le livre qui traînait sur la table, il le lui tendit.

Bien moroses furent les heures qui suivirent. Igmar se morfondait dans sa cellule, la princesse sanglotait dans sa tour, et sur la place du marché le bourreau dressait la potence.

Puis vint le moment de l'exécution. Devant la foule en liesse – car le peuple aime le sang dont la vue le distrait de ses propres misères –, l'on fit placer le malheureux Igmar sous le gibet.

La princesse, agrippée à l'unique fenêtre de sa prison, suivait ces événements avec l'affliction qu'on devine. À l'instant où le bourreau passait la corde au cou de son bien-aimé, un malaise la saisit et elle glissa à terre, faisant tomber le livre qu'elle avait conservé dans son giron. En touchant le sol, celui-ci s'ouvrit et le troll au bonnet vert s'en échappa.

— Que désires-tu, maîtresse ? demanda-t-il. Commande, j'obéirai.

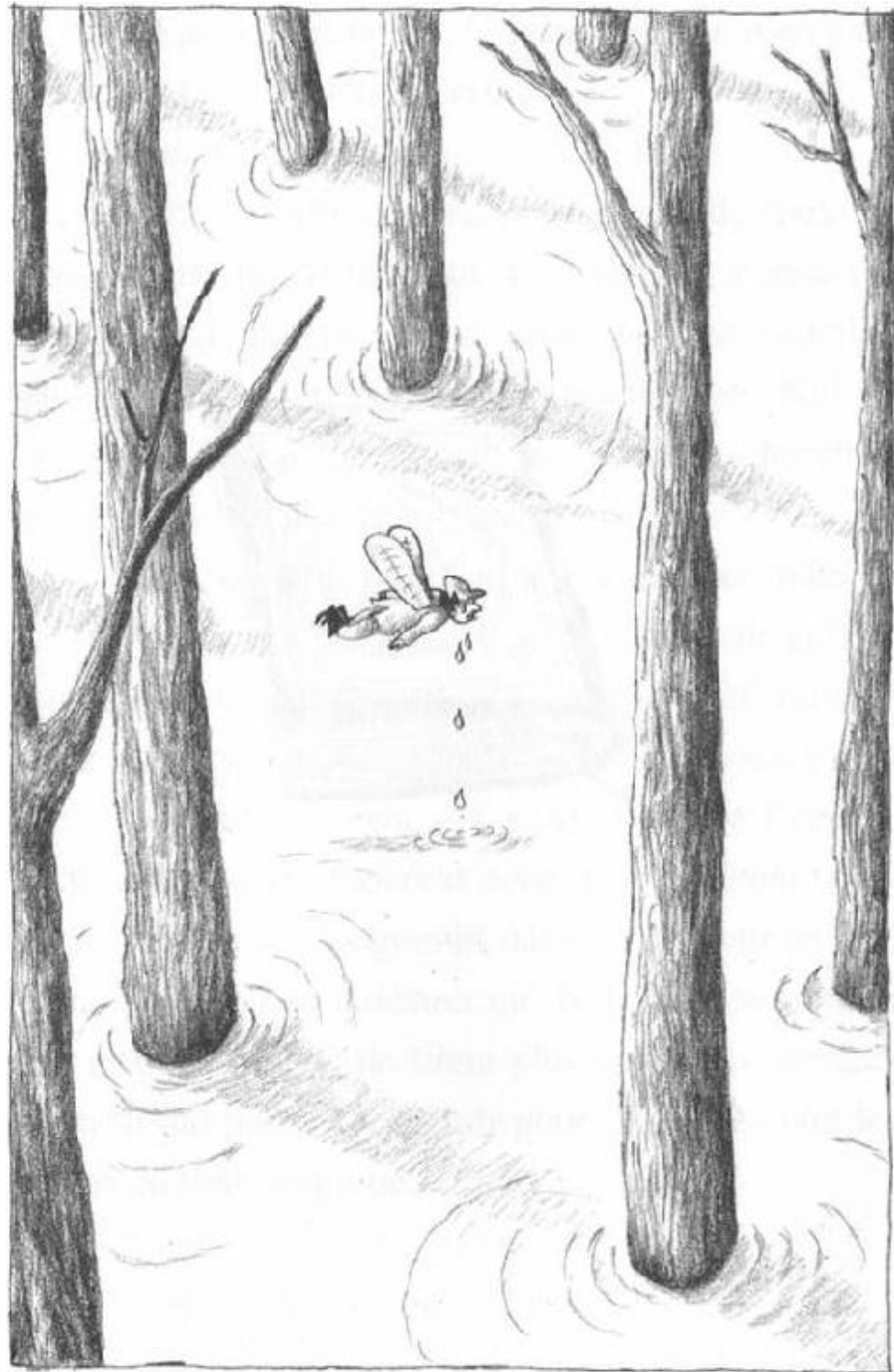
Tout d'abord suffoquée, la princesse, qui n'en était plus à un prodige près, s'écria :

— Sauve le condamné !

Aussitôt, au grand désappointement de tous les spectateurs, Igmar disparut. Une émeute s'ensuivit, que la garde eut peine à réprimer et dans laquelle, étouffé par la foule, le roi trouva la mort. Nul ne le regretta car il opprimait ses sujets et cherchait constamment querelle aux États voisins.

Dès lors, comme il n'avait aucun héritier mâle, la princesse lui succéda. Son premier soin fut de gracier Igmar – que Pump avait, tout simplement, ramené chez lui –, puis de lui proposer de partager son trône. Ce que, conformément aux prédictions de l'oracle, il accepta. Ils se marièrent donc, gouvernèrent sagement, et vécurent longtemps dans un bonheur parfait. Lors, n'ayant rien à désirer qu'ils ne pussent obtenir par eux-mêmes, ils ne firent plus appel aux services du troll qui put se rendormir pour l'éternité entre les pages du livre magique.





V

GERME-TOUT ET MÉLANCOLIE

- CONTE DU PAS-DE-CALAIS -

Naguère, en ces contrées du nord où proliféraient les créatures mythiques, vivait un elfe ailé du nom de Germe-tout. Le Grand Ordonnateur des choses d'ici-bas l'ayant promu à l'entretien de la nature, sa fonction consistait, dès l'éveil du printemps, à vérifier la progression de chaque bourgeon, aidant, au besoin, les pousses de crocus ou de primevères à percer la croûte terrestre durcie par le froid hivernal et faisant éclore, dans l'ombre des sous-bois, muguets, violettes et myosotis.

Sa vivacité n'avait pas d'égal. Il fallait le voir, durant la belle saison, aller et venir d'une corolle à l'autre, ajoutant une touche de couleur par-ci, un soupçon de parfum par-là, redressant une tige trop courbée, défroissant un pétale flétri et préparant le pollen pour le festin des abeilles !

En automne, il avait également fort à faire : prodiguer ses soins aux roses tardives, menacées par le vent, veiller au développement des chrysanthèmes et des colchiques, entasser les feuilles mortes au pied des chênes centenaires afin de préserver le sommeil des perce-neige... Que sais-je encore ?

Bref, c'était un génie fort diligent, et qui mettait du cœur à l'ouvrage, je vous l'assure !

Or, un jour qu'il volait au-dessus d'un étang dont les nénuphars lui semblaient un peu pâles, un appel très doux frappa son oreille :

— Gentil Germe-tout, arrête ta course !

Surpris, il regarda à droite, à gauche, devant, derrière, et ne vit personne, hormis les grenouilles, crapauds et libellules qui sont les locataires coutumiers de ces lieux.

— Qui donc me parle ? s'étonna-t-il.

Le flot alors s'écarta, révélant un délicat visage aux cheveux

d'algues, ainsi qu'un corps gracieux qui semblait formé de milliers de gouttelettes.

— Je suis Mélancolie, la fée des ondes, dit la nouvelle venue.

— Tu mérites bien ton nom, remarqua Germe-tout. Pourquoi es-tu si triste ?

— Qui ne le serait, enfermé à jamais dans cette prison liquide ? Toi, tu voyages d'un horizon à l'autre. Un matin tu t'éveilles ici, le suivant là, contemplant chaque jour de nouveaux paysages. Moi, je n'ai sous les yeux que ces berges immuables, et le vent dans les roseaux qui, du matin au soir et du soir au matin, chante sa complainte monotone...

L'elfe se gratta la tête.

— Tu te trompes, rétorqua-t-il étourdiment – car il avait pitié de la belle éplorée. Courir les prés et les forêts n'est pas de tout repos, et souvent, le désir me vient de m'arrêter. J'envie ta vie contemplative. N'avoir à s'occuper que de la pluie et du beau temps... Rêver, bercé par le murmure de l'eau... Suivre des yeux la course des poissons dans le flot d'argent... Que cela me plairait !

Ce n'était pas tout à fait vrai : en dépit de quelques rares lassitudes passagères, Germe-tout était satisfait de son sort.

— Et combien il me plairait, à moi, de m'évader ! soupira la fée. Ah, si nous pouvions échanger nos destins !

À ces mots, un éclair noir stria le ciel, et une voix tonitrua du haut des nues :

— Vous le pouvez, enfants !

Muets de stupeur, Mélancolie et Germe-tout se regardèrent.

— Que... que voulez-vous dire ? bredouilla ce dernier, ne sachant s'il avait affaire à Dieu, au Diable ou à quelqu'autre entité magique.

— Que si votre souhait à tous deux est sincère, je me fais fort de l'exaucer, répondit la voix.

Les yeux de la fée se mirent à briller.

— C'est mon plus cher désir, s'exclama-t-elle.

— Et toi, Germe-tout ?

— Le mien aussi, mentit l'elfe, ne la voulant pas contrarier.

— Alors, qu'il en soit fait selon vos vœux.

Et, aussitôt, son corps devint gouttelettes tandis que poussaient des ailes à Mélancolie.

Dieu qu'elle était jolie, ainsi métamorphosée ! Sa robe, jadis semblable à des lambeaux de brume, semblait taillée dans un rayon de soleil. Son teint était radieux, sa chevelure rayonnante. Ses ailes irisées resplendissaient dans la lumière.

— Veille bien sur mon étang pendant que je courrai le monde ! dit-elle à Germe-tout.

Celui-ci, la voyant s'éloigner de fleur en fleur, eut un funeste pressentiment. La tête levée vers le ciel, il cria :

— Quand redeviendrons-nous ce que nous étions avant ?

— Jamais, répondit la voix goguenarde, dont le rire se perdit au milieu des nuages.

Germe-tout, comprenant l'étendue de son malheur, se mit à pleurer.

« Ah, je suis bien coupable ! se lamentait-il. J'ai trahi la confiance du Jardinier Céleste. Cette mission qu'il m'avait confiée et que je remplissais avec tant de ferveur, j'en ai, par sottise, investi une fée dont j'ignore tout. Saura-t-elle la mener à bien ? »

Or, elle ne le sut point. Fille de l'eau et du brouillard, Mélancolie, débordée par l'ampleur de la tâche, fit appel à ses parents pour la seconder. Cette année-là, il plut donc sans cesse. Les racines pourrissant dans la terre détrempée, la floraison fut compromise. Les boutons de roses, gorgés d'humidité, tombèrent avant que de s'ouvrir, des mousses purulentes étouffèrent muguet, violettes et myosotis. Quant aux crocus, aux anémones et aux primevères, à peine éclos ils se fanèrent.

Outre l'absence de fleurs, les récoltes souffrirent également du climat. Les champs de blé et d'avoine, clairsemés par l'averse, donnèrent peu de farine, les arbres fruitiers perdirent leurs fruits verts, les légumes périrent sous l'assaut conjugué des vers et des limaces.

Et s'il n'y avait eu que cela ! Mais Germe-tout, dans son étang, pleura tant et si fort qu'il le fit déborder. Ses larmes emplirent les ruisseaux voisins, qui à leur tour se déversèrent dans les rivières et dans les fleuves, provoquant des inondations. De sorte que ce qui avait été épargné par la pluie fut submergé par la crue des cours d'eau.

Lors, régnèrent la famine et la désolation, si bien que les Maîtres de l'Univers s'en alarmèrent. L'un d'eux s'en vint trouver Germe-tout et, l'ayant tancé d'importance, lui annonça :

— Puisque tu t'es montré indigne de ta fonction, désormais tu ne seras plus qu'un simple mortel.

À l'instant même, l'elfe eut un corps de chair et d'os, et ressentit le froid, la faim et la fatigue – toutes choses qui, jusque-là, lui étaient épargnées. Estimant qu'il avait mérité ce châtiment, il l'accepta sans sourciller, se fit cultivateur et mit autant de cœur à retourner la terre qu'il en avait mis, jadis, à la fleurir.

Or, voici ce qui arriva par la suite. Un jour qu'il travaillait aux champs, il vit passer une jeune fille portant un panier à linge sur sa tête. Elle s'en revenait du lavoir et, dans ses longs cheveux, les gouttes d'eau formaient comme des larmes de pluie.

— Bien le bonjour, lavandière ! lui cria-t-il.

Elle se retourna et ils se reconnurent, car cette jeune fille n'était autre que Mélancolie, déchue, elle aussi, de ses pouvoirs féeriques par les Forces d'En-haut. Ils tombèrent aussitôt dans les bras l'un de l'autre et décidèrent d'unir à jamais leurs destins. De sorte que, par la magie

de l'amour, ils vécurent heureux jusqu'à la fin de leurs jours.



VI

LE SYLPHE ET LA PRINCESSE

- CONTE DE *BELGIQUE* -

Un jour, Gus, le bûcheron ardennais, regagna sa chaumière, la mine déconfite.

— Il est arrivé une bien triste chose, ce tantôt, dit-il à sa femme, en sortant de sa besace un minuscule corps sans vie.

À cette vue, les yeux de Pemette s'emplirent de larmes.

— Pauvre petit ! s'écria-t-elle. Que s'est-il donc passé ?

— Pierrot, mon apprenti, a abattu son arbre par inadvertance...

À ce stade du récit, une explication s'impose. Il y a, dans les forêts, un certain nombre d'arbres qui abritent des sylphes, ces génies sylvains(4) guère plus hauts que le pouce. Chaque sylphe naît et vit dans le tronc de son « nourricier » (ainsi les nomme-t-on), tétant sa sève et se vêtant de ses feuilles. En échange, il détruit ses parasites, entretient son écorce et astique ses bourgeons. Très vite, une telle symbiose(5) les unit que si l'arbre meurt, le sylphe meurt aussi.

En général, les bûcherons repèrent les nourriciers au premier coup d'œil, et les respectent, car leur présence est gage de bonne santé pour la région. Mais il arrive parfois que l'un d'eux, trop jeune ou trop inexpérimenté, commette une fatale erreur – ce qui fut le cas ici.

— Quel nigaud, ce Pierrot ! dit Pernette, navrée. Pourquoi donc t'encombrer d'un pareil ouvrier ? Il n'a pas plus de cervelle qu'une mésange !

— Certes, répondit le bûcheron, mais c'est bien suffisant pour manier la cognée ! D'ailleurs, si je ne l'emploie pas, moi, qui donc le fera ? Il faut bien qu'il mange, pauvre bougre...

— Tu es trop bon, mon homme ! Voilà le résultat de sa maladresse... Belle performance, en vérité !

Et de bercer avec affliction le petit cadavre.

Or, ce cadavre n'en était pas un. Ou du moins, pas encore. Sous la caresse, le sylphe eut un frémissement qui émut la brave femme plus que de raison. Elle s'empressa de le soigner, et ce si adroitement que,

par extraordinaire, il survécut. De sorte que, n'ayant pas eu d'enfant, elle l'aima comme un fils et même davantage.

Le sylphe fut prénommé, comme il se doit, Sylvain et, durant de longues années, il donna toute satisfaction à ses parents. Le soir, à la veillée, il leur racontait la forêt, imitant à ravir le bruit du vent dans les branches, le chuchotement des sources, le galop furtif du faon sur la mousse. En outre, c'était lui qui faisait chanter la bouilloire, soufflait sur la braise pour ranimer l'âtre, chassait les souris et les araignées, mouchait les chandelles. Bref, Gus et sa femme, dont sa présence illuminait l'existence, se félicitaient chaque jour un peu plus de l'avoir sauvé.

Un événement imprévu devait prématurément mettre fin à leur bonheur.

Un certain matin de printemps, le roi, traversant la forêt à cheval en compagnie de sa fille Mathilde, croisa par hasard la mesure des bûcherons. Et sur le rebord de la fenêtre, qu'y avait-il ?

Sylvain, somnolant au soleil.

La princesse l'aperçut et, aussitôt, le voulut. De sorte que son père, qui ne lui refusait rien, mit pied à terre et tambourina à la porte en criant :

— Ouvrez, manants !

Ce jour-là, Pernette était seule au logis. Apercevant le roi, elle fit la révérence avant de s'enquérir de ce qu'il désirait.

— Ce jouet, dit-il, en désignant le sylphe. Je te l'achète ; ton prix sera le mien.

— Ce n'est point un jouet et il n'est pas à vendre ! répondit la bûcheronne.

— Même pour dix mille ducats ?

— Même pour tout l'or du monde !

En entendant ces mots, Mathilde se mit à pleurer.

— Si on ne me le donne pas, j'en mourrai de chagrin !

— Et si je vous le donne, c'est moi qui mourrai, rétorqua Pemette. Sylvain est mon fils, la joie de ma vieillesse. Je ne puis m'en séparer, même pour une princesse !

— Il le faudra, pourtant, répartit sévèrement le roi. Ou tu acceptes le marché que je te propose, ou je vous fais jeter en prison, ton gueux de mari et toi !

Pemette allait refuser, en dépit des menaces, quand Sylvain intervint. Sautant sur son épaule, il lui glissa dans le creux de l'oreille :

— Dites oui, ma mère. Empochez l'argent et faites-moi confiance !

Puis il bondit dans la main de la princesse en décrétant :

— Je suis à vous, belle dame !

Lors commença pour lui la vie de château. Mathilde prit l'habitude

de l'emmener partout avec elle. Ainsi connut-il les roseraies où elle se délassait, les salons où elle paraissait, les bals où elle brillait. Il goûta aux mets les plus raffinés, assis au bord de son assiette, but des vins délicats dans son verre, dormit sur ses coussins de soie, nagea dans ses vasques de cristal. Bref, il découvrit, en sa compagnie, les mille et un attrails du luxe.

Tout autre que Sylvain eût apprécié ce privilège, mais pas lui. Ses parents lui manquaient. Sa forêt également. Très vite, il perdit appétit, entrain, insouciance, et finit par passer le plus clair de temps à contempler le ciel en soupirant. De sorte que, peu à peu, la princesse s'en lassa – sans toutefois lui rendre sa liberté, puisqu'elle l'avait payé, et cher.

— Tu es trop petit ou moi trop grande, lui disait-elle souvent. Ah, si nous étions de la même taille, que j'aurais plaisir à jouer avec toi !

Et, à cette pensée, ses yeux brillaient de convoitise, car elle était à l'âge où les rêves d'amour remplacent les joujoux.

Ce fut ce qui donna l'idée à Sylvain. Une nuit qu'elle était endormie, il enfourcha le rat qui lui servait de monture et s'en retourna chez ses parents. Ceux-ci se morfondaient auprès de l'âtre éteint. Je vous laisse imaginer la joie des retrouvailles !

Les premières effusions passées, le sylphe leur exposa son plan. Bien que celui-ci fût follement audacieux, Gus et Pemette mirent tout en œuvre pour le réaliser. Et, en premier lieu, ils allèrent réveiller Pierrot qui logeait dans la soupente.

Celui-ci se leva, les yeux bouffis de sommeil, ne comprenant ni quoi ni qu'est-ce à leur histoire. C'était un beau garçon de dix-sept ans aux traits gracieux, à la chevelure blonde et bouclée. Et bien qu'il fût, nous l'avons vu plus haut, aussi sot qu'une buse, de ses yeux d'un noir d'encre jaillissait l'étincelle qui embrase les filles.

— Veux-tu devenir prince ? lui proposa Sylvain.

Bien qu'il crût à un rêve, le jeune homme acquiesça.

— Alors, suis mes instructions à la lettre !

Tandis que, sur son ordre, Pierrot se dévêtait, le sylphe s'en fut quérir des brassées de feuilles, de toutes formes et de toutes dimensions. Puis, à l'aide d'une aiguille, Pemette les assembla, confectionnant à l'apprenti une tenue semblable à celle de son fils.

Ce fut dans ce simple appareil que Sylvain l'emmena au château.

L'aube pointait quand ils y parvinrent. Conformément à ce que lui intimait son guide – auquel il était résolu à obéir aveuglément –, Pierrot grimpa, en s'accrochant au lierre, jusqu'à la chambre de la princesse.

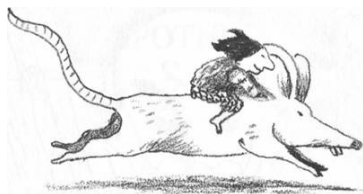
Il regardait le jour se lever, assis à la fenêtre, quand Mathilde s'éveilla. Quelle ne fut pas sa surprise de trouver un homme fait (et même fort bien fait !) en lieu et place du sylphe !

— Qui es-tu ? fit-elle, effrayée et charmée à la fois.

— Je suis Sylvain, répondit Pierrot, répétant mot pour mot les paroles apprises en chemin. Tes vœux ont été exaucés : j'ai grandi, cette nuit. Me voici à ta taille... et à ton service !

La suite, vous la devinez sans peine. Ayant expérimenté le nouveau format de son jouet, la princesse le préféra à l'autre. Elle en fut même si satisfaite qu'elle exigea de l'épouser. Son père qui, décidément, la choyait à outrance, céda une fois encore à son caprice. Mathilde et Pierrot se marièrent donc, furent très heureux et eurent beaucoup d'enfants.

Sylvain, quant à lui, s'en retourna dans sa chère forêt, et il y est sans doute encore, car la vie des sylphes est comme celle des arbres : si la sottise des hommes ne vient pas l'interrompre, elle peut durer des siècles !





VII

L'APOTHICAIRE

DE L'ÎLE SAINT-LOUIS

- CONTE DE PARIS -

Il y a longtemps, bien longtemps, officiait à Paris un vieil apothicaire réputé pour son talent. Les plantes médicinales n'avaient aucun secret pour lui, ses baumes et ses onguents faisaient merveille. Nul n'avait son pareil pour sélectionner l'herbe qui soulage, la graine qui apaise, l'ombelle qui guérit.

Cet homme remarquable se nommait Anselme et, chose curieuse, ne possédait pas le physique de l'emploi. Point de sourire bienveillant sur son visage ridé, mais une morgue fielleuse. Point de compassion dans son regard délavé par les ans, mais une surprenante dureté. Dureté qui s'accroissait encore lorsqu'un pauvre diable lui demandait crédit.

— Je ne suis point un rebouteux qu'on paie en œufs ou en légumes ! glapissait-il en lui montrant la porte. Il me faut des espèces sonnantes et trébuchantes !

Bref, vous l'aurez compris, soulager les maux de ses semblables importait moins, à ce grippe-sou, que le profit qu'il en tirait. De sorte qu'il exerçait ce qui eût dû être un sacerdoce avec une âpreté d'usurier.

« La santé n'a pas de prix ! avait-il coutume de rétorquer à ceux qui lui reprochaient le montant élevé de ses remèdes. C'est donc un privilège de nantis ! »

Dès lors, sa clientèle ne comptait que des gens de la meilleure société. Les nobles de tout poil requéraient ses services, et le roi lui-même y faisait appel lorsqu'une colique de mauvais aloi tordait ses précieuses tripes.

Or, il se fait qu'un jour une jeune fille en haillons entra dans l'officine. La pauvrete espérait, grâce aux bons soins d'Anselme (dont elle connaissait la réputation mais ignorait le vice), alléger les douleurs de sa grand-mère que taraudait un rhumatisme sournois.

Mise en confiance par les senteurs de simples et d'huiles essentielles qui imprégnaient les lieux, elle attendait, en déchiffrant les inscriptions latines des bocaliers, quand le vieillard surgit de son arrière-boutique.

— Que veux-tu, petite ? s'enquit-il d'un ton rogué.

Elle le lui expliqua, précisant néanmoins qu'elle ne pourrait le payer, ou alors si peu que cela n'en valait pas la peine.

Anselme s'apprêtait à la renvoyer, selon son habitude, quand il se ravisa. Cette misérable était, ma foi, fort avenante, en dépit de sa saleté, de ses cheveux emmêlés, de ses hardes et de ses pieds nus. Elle avait, par ailleurs, de bons bras, de bonnes jambes, et une tête bien plantée sur de solides épaules.

— Je ne veux pas d'argent, lui dit-il, patelin. En revanche, j'ai besoin d'une servante. Si tu travailles pour moi, je soignerai ta grand-mère.

La jeune fille accepta avec reconnaissance.

Lui ayant donné un baquet d'eau, un peigne et des habits propres, avec ordre de ne reparaitre devant lui que décrassée – ce qu'elle fit promptement –, Anselme put constater qu'il ne s'était point trompé : elle avait tout pour plaire.

— Quel est ton nom ? demanda-t-il, le cœur battant.

— Marinette.

— Eh bien, Marinette, à partir d'aujourd'hui, tu es ici chez toi.

La jeune fille se mit donc à l'ouvrage. Maniant avec dextérité balai, plumeau et serpillière, elle épousseta les pots de faïence, les flacons, les burettes, lava le sol, retira les toiles d'araignées et fit reluire jusqu'à l'enseigne qui bringuebalait sur la devanture. Puis elle s'attaqua au logement qui, bientôt, lui aussi brilla comme un sou neuf. Elle prépara ensuite le repas, ravauda les vêtements, cira les chaussures, brique les cuivres, coupa le bois, tout cela en chantant et en riant sans cesse. Car non contente d'être vaillante et belle, elle possédait en outre une nature enjouée. Si bien que l'apothicaire qui n'aimait personne en tomba amoureux.

— Veux-tu m'épouser ? lui dit-il un jour.

Elle se moqua :

— Ma grand-mère vous conviendrait mieux !

Égaré par l'amour, il lui fit miroiter une promesse : si elle l'acceptait pour fiancé, il lui confierait la clé de la cave.

Voilà qui était bigrement tentant ! Cette cave, où Anselme se rendait quotidiennement avant d'en refermer la porte à double tour, intriguait beaucoup la jeune fille. Cependant, à chacune de ses questions, le vieillard répondait évasivement qu'il s'agissait d'une réserve, et qu'elle n'avait besoin ni d'y fourrer le nez, ni d'y faire le ménage. Et Marinette, rongée de curiosité, en était réduite à coller son œil sur la

serrure – à travers laquelle elle ne voyait rien, la pièce étant trop sombre et le trou trop petit.

Fine mouche, elle remarqua :

— Dans ce cas, c'est différent...

— Tu m'agrées donc ? fit l'apothicaire, plein d'espoir.

— En échange de la clé, oui.

Il la sortit de son trousseau et la lui tendit, avec défense d'en faire usage avant le mariage.

— L'ouverture de cette porte sera mon cadeau de noces, précisa-t-il. Une future épousee doit savoir patienter.

Marinette n'eut, bien sûr, rien de plus pressé que de désobéir. Profitant de ce que son patron courait chez le curé publier les bans, elle ouvrit la porte, cric crac, et, tremblante d'excitation, pénétra dans le lieu interdit.

Une bouffée de senteurs la saisit à la gorge, si puissante qu'elle toussa. Et, sous l'effet du courant d'air, un nuage de pétales secs se répandit dans l'air.

— Attention ! cria, de l'intérieur, une voix aigrette. Vous éventez la marjolaine !

Et un petit bonhomme guère plus haut qu'une poule se précipita vers elle en se prenant les pieds dans sa longue barbe blanche.

Marinette, trop ahurie pour prononcer un mot, s'empressa de claquer la porte puis, ses yeux s'accoutumant à la pénombre, put distinguer les autres occupants de la cave – ou plutôt, devrais-je dire, du laboratoire, car partout ce n'étaient que cornues, éprouvettes, bassines bouillonnantes, fioles et autres alambics.

Ils étaient sept. Sept lutins dont le plus jeune paraissait centenaire et qui, à sa demande, lui contèrent leur bien triste histoire. Un demi-siècle auparavant, Anselme, alors jeune botaniste, les avait capturés sur les côtes bretonnes et emprisonnés dans ce réduit où, depuis, ils confectionnaient les crèmes, pommades, décoctions et tisanes dont il s'attribuait le mérite.

Cette révélation indigna Marinette.

— Oh, le sagouin ! s'écria-t-elle. Oh, le malhonnête homme ! Sa réputation est donc usurpée ?

— Certes, dit le plus vieux lutin, il ne doit cette renommée qu'à l'état d'esclavage dans lequel nous croupissons. Voilà plus de cinquante ans que nous n'avons pas vu le soleil !

— Et que nous ne mangeons que blé rance, ajouta l'un de ses compagnons, dont la capuche rabattue cachait mal les sourcils broussailleux, le nez camus et les larges oreilles décollées. Un blé dont les pigeons eux-mêmes ne voudraient pas !

— Sans compter les châtiments qu'il nous impose quand nous sommes trop lents à son gré ! poursuivit un troisième. Nous étions

huit, au départ. L'un de nous, pour s'être endormi sur sa préparation, fut tant roué de coups qu'il n'y survécut pas !

Et tous de se plaindre avec force soupirs, si bien que la jeune fille, n'y tenant plus, déclara :

— Je vais vous libérer sur l'heure !

À ces mots, un souffle de terreur balaya l'assistance.

— Où irions-nous ? demanda l'un.

— Notre forêt est si loin, ajouta l'autre.

— Et puis, Anselme va se venger ! supposa le troisième.

— Il nous exterminera tous, frissonna le quatrième.

— À commencer par toi, fille généreuse ! dit le cinquième.

Et les deux derniers de conclure en chœur :

— Non, non, restons ici : nous sommes trop vieux pour mourir !

Mais Marinette ne l'entendait pas de cette oreille.

— Ne soyez pas si lâches, les semonça-t-elle. Nous nous sauverons tous avant son retour. Allons, venez, j'ouvre la marche !

Mais à peine avait-elle fait trois pas qu'elle se retrouva nez à nez avec l'apothicaire qui, pris d'un soupçon, était rentré plus tôt que prévu.

— Misérable ! s'écria-t-il, se ruant sur elle pour la molester. Tu m'as désobéi ! Je vais te faire payer très cher ta trahison !

C'est alors qu'une chose incroyable se passa. Les lutins, si craintifs l'instant d'avant, bondirent sur l'agresseur pour défendre la jeune fille. Car elle avait été bonne envers eux, et la reconnaissance, chez le peuple des bois, est plus forte que la peur.

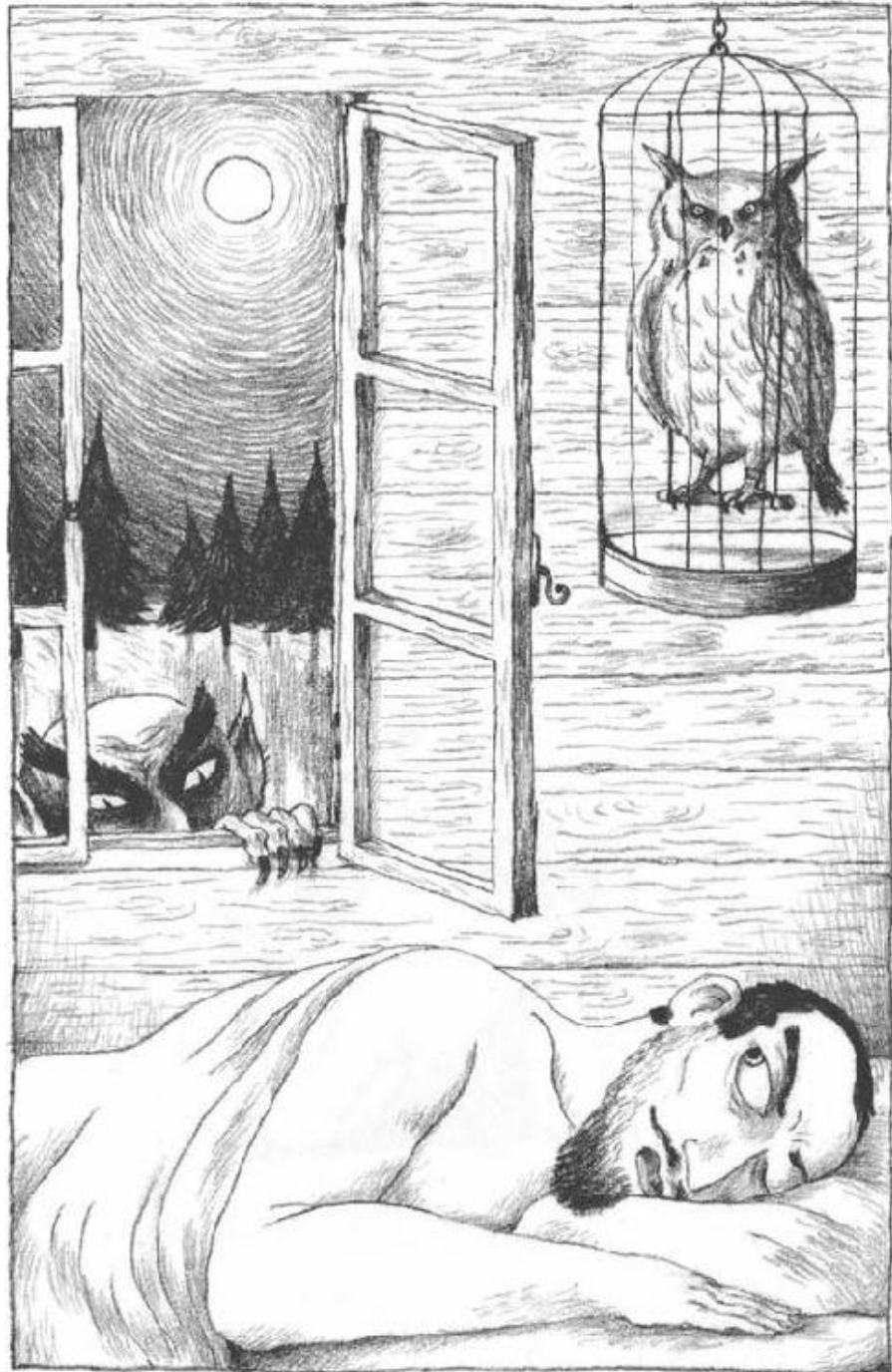
Ils firent tant et si bien avec leurs petites mains, leurs petits pieds, leurs petites dents, leurs griffes minuscules, que l'apothicaire en resta sourd, aveugle et impotent jusqu'à la fin de ses jours.

N'ayant plus à le redouter, Marinette l'épousa. Puis elle le rangea dans la cave, où, désormais, elle le nourrit de blé rance et uniquement de cela. En contrepartie, elle donna aux lutins la pièce la plus ensoleillée de la maison, et les gava de gâteaux, de tartes et de confitures. Puis, avec l'aide de sa grand-mère, elle reprit l'officine comme si de rien n'était. Bientôt, tout Paris clama avec ardeur :

— Cette Marinette, quelle bénédiction ! Non seulement ses remèdes valent largement ceux de son mari, mais elle est plus compatissante, sait trouver les mots qui réconfortent et soigne les pauvres gens aussi bien que les riches.

L'on peut, aujourd'hui encore, voir dans l'île Saint-Louis les restes de cette célèbre herboristerie. Au 27, impasse de l'Arbre-Dieu, un linteau de pierre datant du Moyen Âge porte cette inscription, aux trois quarts effacée par le temps : *À tous bienfaisance*. C'était la devise de Marinette qui, jusqu'à sa mort, la mit en pratique.





VIII

LE GNOME

MANGEUR D'YEUX

- CONTE D'ISLANDE -

« Au royaume des aveugles, les borgnes sont rois »... connaissez-vous l'origine de cette expression ? Elle nous vient des froides terres d'Islande, et je m'en vais vous la conter.

Tidrill avait vingt ans lorsqu'il décida de quitter la ferme de son père pour s'en aller courir le monde. Depuis sa plus tendre enfance, il ne rêvait que d'aventures, et le travail de la terre ne le tentait guère. Il dit donc adieu à ses parents et partit tout droit vers l'horizon.

Soudain, comme il longeait une clairière, des cris affreux se firent entendre. S'étant précipité en direction du bruit, il surprit un chenapan qui clouait une chouette sur la porte d'une grange. Celle-ci se débattait dans un nuage de plume tandis que les clous lui perçaient les ailes.

Tidrill, qui avait bon cœur, s'émut de sa souffrance. Bottant le cul du bourreau, il lui arracha la pauvre bête et lava ses plaies dans le courant d'une source.

Chose étrange : la chouette se laissa faire avec confiance et, lorsqu'il eut terminé, lui déclara :

— Garçon, ma reconnaissance t'est à jamais acquise. Si un jour tu as besoin d'aide, il te suffira de crier trois fois : « Briquelibri, briquelibra », et, où que tu sois, j'accourrai.

Tidrill ne s'émut pas d'entendre parler un oiseau. Il était de ces âmes simples qui croient au merveilleux. Ayant souhaité un prompt rétablissement à la chouette blessée, il reprit tranquillement sa route.

Ses pas le menèrent dans la plus étrange ville qui soit. Tous ses habitants étaient aveugles. Arrêtant l'un d'eux, Tidrill lui en demanda la raison. Y avait-il eu une épidémie de cécité dans la région ?

— Certes, non, lui répondit le passant. Nous sommes victimes de l'appétit de Porvardur.

Et d'expliquer qu'il s'agissait d'un gnome qui, chaque nuit, pénétrait dans les maisons et, se glissant sous les paupières des dormeurs, leur dévorait les yeux.

— D'où vient donc ce fléau ? s'enquit Tidrill, outré.

— Nul ne le sait. Peut-être de la lune ou peut-être du vent. Ou des flammes de l'enfer...

— Et vous n'avez jamais cherché à le capturer ?

— Comment eussions-nous pu ? Il opère durant notre sommeil.

— Il fallait rester éveillés, et lui tendre un piège !

Le passant eut un geste d'impuissance.

— Hélas, ami, depuis l'origine des temps, les gens de notre sorte dorment la nuit et veillent le jour. Faire l'inverse nous est impossible. Mais toi-même, ajouta-t-il d'une voix changée, tu vois ?

Tidrill lui ayant répondu par l'affirmative, il cria à la cantonade :

— Approchez tous ! Cet homme voit ! Cet homme voit !

Aussitôt, la foule s'amassa autour du nouveau venu, et chacun d'implorer :

— Raconte-nous le ciel, homme qui voit. Est-il bleu ou bien gris ?

— Raconte-nous le blé, l'eau, la lumière.

— Raconte-nous les fleurs, les oiseaux.

— Raconte-nous le sourire des filles.

Alors Tidrill raconta le ciel, bleu ou gris selon la saison. Et l'eau, et la lumière qui change d'intensité à chaque heure du jour. Et le blé, les fleurs, les oiseaux. Et le sourire des filles, si beau qu'aucun mot ne le peut décrire. Il raconta tout cela, et les gens sans yeux l'écoutèrent en retenant leur souffle.

Lorsqu'il s'arrêta, ils pleuraient, émus par la beauté du monde. Puis, comme le soir tombait, l'un d'entre eux lui offrit l'hospitalité et chacun retourna chez soi.

Cette nuit-là, en dépit des fatigues du voyage, Tidrill ne dormit que d'un œil. Hélas, comme cet œil-là ne perceait pas les ténèbres, il n'aperçut pas le gnome qui entra dans sa chambre en tapinois et vloup ! plongeait sous son unique paupière fermée.

Le lendemain, il était borgne.

« Ah, ça ! se dit-il. Ce Porvardur est diabolique !

Je ne l'ai ni vu, ni entendu, ni même senti ! Demain, il reviendra manger mon second œil et, pour moi, le soleil ne se lèvera plus jamais. »

Tidrill n'était pas homme à accepter un tel sort sans combattre.

— Briquelibri, briquelibra ! cria-t-il par trois fois. Aussitôt, du fond du firmament apparut la chouette, volant à tire-d'aile.

— En quoi puis-je t'être utile ? lui demanda-t-elle en se perchait sur son épaule.

— Tu es nyctalope(6), n'est-ce pas ?

— En effet : la nuit, pour moi, est aussi claire que le jour, et nul ne s'y cache que je ne repère.

— Fort bien, voici ce que nous allons faire : tu te posteras dans un coin de ma chambre. À la faveur de l'obscurité, un être malfaisant va s'y introduire. Ne le laisse surtout pas m'approcher ! Éveille-moi et je le détruirai afin qu'une fois pour toutes, il cesse de nuire.

La chouette acquiesça, et tout se déroula comme prévu, ou presque. Sur le coup de minuit, le gnome revint pour terminer son repas. La sentinelle ailée l'aperçut aussitôt mais, plutôt que d'avertir Tidrill, elle lui fondit dessus comme elle l'eût fait d'un vulgaire mulot, et l'emprisonna dans son bec crochu. Le gnome, épouvanté, se débattit tant et tant qu'il vomit tous les yeux dont sa panse était pleine. Après quoi, la chouette l'avalait.

Dès le lever du jour, Tidrill s'en fut rendre à chacun son dû. Oh, l'on déplora bien quelques menues erreurs : tel se retrouva avec un œil bleu et l'autre marron, tel qui était jeune dut porter des lunettes tandis que son aïeul n'en avait plus besoin. Telle femme eut des yeux d'homme, tel homme des yeux de femme, ce qui perturba quelque peu leurs rapports. Mais, nonobstant ces incidents mineurs, je vous laisse à juger de la joie des villageois lorsqu'ils purent, à nouveau, admirer le ciel, l'eau, la lumière et tout le reste !

En remerciement, la ville prit pour emblème la chouette, gardienne nocturne, et élut Tidrill roi. Puis on lui donna une fiancée. Et bien que celle-ci louchât affreusement (dans sa hâte, elle avait mis l'œil gauche à la place du droit, et inversement), il l'aima avec fougue, car son sourire était si beau qu'aucun mot n'eût pu le décrire !





IX

LES GOGUELINS

D'OMER GROSBOIS

- CONTE DU QUÉBEC -

Omer Grosbois – heureux mortel ! – avait une femme comme on n'en fait plus : belle, grasse, chatouilleuse, et plus appétissante qu'un chapon rôti à point. Dans tout le pays, on l'enviait, et il fallait voir, au sortir de la messe, les regards de convoitise que suscitait son couple tandis qu'il descendait les marches de l'église, la Marie-Blanchette à son bras !

Le curé le disait en branlant la tête, lui qui connaissait bien les noirceurs de l'âme humaine : l'enfer flamboyait dans ces regards-là ! Il ne se trompait guère...

Car des âmes noires, Dieu sait s'il y en avait, parmi ses ouailles ! Une surtout, plus noire encore que toutes les autres : celle du grand Pippelard. Un gars si plein de mauvaises pensées qu'il eût fallu le tremper dans un bain d'eau bénite pour le rapproprir(7), et encore ! Quand il entrait dans le confessionnal, le curé se bouchait les oreilles pour ne point entendre ses turpitudes(8), tant elles lui donnaient le tournis !

En fait, le grand Pippelard avait des accointances avec le Malin. Il pratiquait, chuchotait-on tout bas, un peu de sorcellerie et même des envoûtements. D'aucuns sollicitaient quelquefois ses services, pour des manigances contraires à la religion, comme de faire naître un veau à cinq pattes chez le voisin ou d'obliger ses poules à pondre des œufs noirs.

Or, asteure(9), ce joli monsieur avait le sang qui bouillait pour la Marie-Blanchette, si fort qu'il en perdait le boire et le manger.

N'en pouvant plus, il fit appel à son compère Satan, que les péchés des chrétiens réjouissent plus que tout, et celui de la chair en particulier. Dès lors, par la volonté du Maître des ténèbres, Orner Grosbois eut des goguelins dans son étable.

Cela commença par un tohu-bohu de tous les diables, un dimanche soir après les vêpres. La jument hennissait, les vaches meuglaient, l'étalon ruait dans sa stalle, donnant des coups de sabots à tort et à travers, les brebis bêlaient à faire trembler les murs de la bergerie.

— Tabarnac'(10) ! s'écria Omer. C'est-y la fin du monde ?

Et de courir voir de quoi il retournait.

Ah ça, pour voir, il vit ! Un fatras de petits êtres sautants et bondissants, coiffés d'une énorme tuque(11) à rayures, les pieds nus griffus, les doigts tout autant, tourmentait le bétail. L'un emberlificotait la crinière des chevaux, l'autre nattait serré serré la queue des vaches, le troisième répandait des teignes dans la laine des moutons, et tous leur tiraient les oreilles, leur piquaient les fesses, leur mordaient les pattes, leur soufflaient dans les yeux – bref, les persécutaient de mille et une manières.

— Par le Dieu tout-puissant ! cria Orner en saisissant sa fourche. Voulez-vous laisser mes bestiaux, vilains morveux !

Mais allez chasser ces petites chiures de l'enfer, même avec une fourche à quatre dents ! En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, frrrt ! les goguelins s'enfuirent hors de sa portée et, perchés sur les solives du toit telles des gargouilles de cathédrale, se répandirent en grimaces, crachats et autres nargueries(12).

— Gare à vous si je vous attrape, sacripants ! leur criait Omer, rubicond de colère. Je vous hacherai menu comme chair à pâté !

C'étaient là de vaines menaces, car ils étaient plus vifs que l'éclair. Découragé, Omer s'en revint chez lui se plaindre à son épouse, et tous deux de se lamenter tandis que le chahut reprenait de plus belle.

— Quelle calamité ! pleurnichait-il. Le lait va tourner dans le pis des vaches ! Les brebis vont avoir la pelade !

— La jument qui est pleine va perdre son poulain ! ajoutait la Marie-Blanchette sur le même ton. Les gonades(13) de l'étalon vont s'assécher !

La nuit qui suivit fut à l'image du jour : proprement infernale. De sorte qu'au réveil, la Marie-Blanchette dit à son mari :

— Ça ne peut plus durer, il faut faire quelque chose !

Il était de cet avis, mais quoi ?

— Peut-être pourrions-nous appeler le grand Pippelard ? suggéra-t-elle.

Bien que la chose ne l'enchantât guère, Omer acquiesça. La fin, comme on dit, justifie les moyens. Il s'en fut donc trouver celui qui, à son insu, était l'artisan de ses misères.

— Je vois ce que c'est, dit le grand Pippelard en se frottant les mains. Mon pauvre ami, il faut que j'exorcise. Mais pour cela, j'ai besoin de ta femme.

— Elle t'aidera, je m'y engage, promet Omer. Mais par pitié, hâte-

toi !

Ils s'en revinrent tous deux à la ferme où la Marie-Blanchette s'arrachait les cheveux car, entre-temps, les goguelins avaient ouvert l'étable et libéré les bêtes. Celles-ci, affolées, couraient de droite à gauche, défonçant les clôtures, piétinant les plates-bandes et brisant tout sur leur passage.

— Au secours ! criait la jeune femme. Mon homme, arrête-les !

— J'ai ramené Pippelard, répondit ce dernier qui, devant le spectacle, suait abondamment. Fais tout ce qu'il te dira, et sois docile, surtout !

Le désenvoûteur prit la Marie-Blanchette par la main et l'emmena dans l'étable afin d'y pratiquer le désenvoûtement. Comment se déroula cette cérémonie, nul ne le sut et Omer moins que quiconque, car il courait après ses bêtes. Toujours est-il qu'une heure plus tard, il ne restait plus un seul goguelin dans les parages, et la Marie-Blanchette avait les cheveux pleins de paille.

— Ce Pippelard est vraiment un bon désenvoûteur, dit-elle, le soir, à son mari, avec un petit sourire qu'il ne lui connaissait pas.

Ils dormirent tous deux comme des nouveau-nés. Cependant, le lendemain :

— Je suis bien ennuyé, déclara Omer, après avoir nourri ses bêtes qu'il avait, tant bien que mal, ramenées à l'étable. Certes, les goguelins sont partis et nous voilà tranquilles, mais ils ont tant emmêlé la crinière des chevaux, la queue des vaches et la laine des moutons que, même avec la cardeuse(14) à matelas, je n'en puis venir à bout.

— Peut-être Pippelard connaît-il un remède ? suggéra la Marie-Blanchette, l'œil brillant.

Omer s'en retourna donc chez le désenvoûteur.

Celui-ci, ayant attentivement écouté ses doléances, lui dit :

— Il n'y a qu'une future mère qui puisse démêler les barlificots(15) des goguelins.

— C'est que... je n'en connais point, répondit Omer, fort embarrassé.

— Moi, si. Mais elle habite à trois jours de marche d'ici, et il me faut une femme pour aller la chercher.

— Pourquoi donc ?

— Son mari est méfiant, et ne la laissera point partir sans chaperon.

— Fort bien, soupira Orner. Puisqu'il s'agit de la santé de mes bêtes, je te prêterai la Marie-Blanchette.

Cette dernière n'émit aucune objection, si bien que, dans l'heure qui suivit, elle prit la route au côté du désenvoûteur.

Trois jours plus tard, ils étaient de retour.

— Où est la future mère ? s'étonna Omer, les voyant revenir seuls.

— Hélas, mon bon ami, elle vient d'accoucher, répondit Pippelard. Mais rassure-toi : juste avant la naissance, j'ai pratiqué ce que l'on nomme, dans notre jargon de sorciers, la « transmutation des pouvoirs ». C'est-à-dire que les facultés de la parturiente(16) sont passées, hop là ! dans les mains de ta femme, qui possède maintenant des doigts dénoueurs.

Et, afin d'étayer ses propos, il invita Marie-Blanchette à s'exécuter. En deux temps trois mouvements, les crinières des chevaux, les queues des vaches et la laine des moutons retrouvèrent leur douceur, et ce à l'immense joie d'Omer.

Or, ces événements lui ayant porté chance, neuf mois plus tard, le brave homme eut une joie plus immense encore : sa femme lui donna un beau gros garçon – chose qui le combla, car jusque-là, en dépit de tous ses efforts, son mariage était resté stérile. Sur les conseils de Marie-Blanchette, il demanda à Pippelard d'en être le parrain, ce que ce dernier s'empressa d'accepter. Les heureux parents n'eurent qu'à se louer de ce choix judicieux, car jusqu'à son trépas le désenvoûteur fit preuve, vis-à-vis de son filleul, d'un vrai amour de père !





X

LE BAL DES NAINS FOUS

- CONTE D'ÉCOSSE -

John, le forgeron, était aussi bon que laborieux, et nul ne faisait en vain appel à son bon cœur. Veuves, orphelins, mendiants, éclopés ne ressortaient jamais les mains vides de sa forge, ce qui était cause de nombreuses querelles entre lui et sa femme, Mary. Ce n'est point que celle-ci ne fût pas charitable, non. Mais elle avait du mal à nouer les deux bouts, et chaque sou tombé dans l'escarcelle d'un pauvre lui faisait cruellement défaut.

Or, un jour qu'il rentrait chez lui après avoir ferré les sabots des chevaux d'une ferme voisine, John croisa une vieille, assise sur un rocher. C'était l'hiver, le soir tombait, et une pluie glacée vous perçait jusqu'à l'os.

— Bonsoir, la mère, dit-il, en s'arrêtant près d'elle. Que faites-vous dehors, par ce temps ?

— Je ne sais où aller, bonhomme, répondit-elle. Mes brus m'ont chassée et j'erre par les routes, n'ayant ni toit pour m'abriter, ni table où m'asseoir, ni lit où dormir. Hélas, je mourrai sans doute cette nuit, rongée par le froid, la faim et la fatigue.

En entendant ces mots, le forgeron fut pris de pitié.

— Venez chez moi, s'écria-t-il. Ma maison est modeste, mais vous y serez à l'abri. Il y a du feu, du pain, de la soupe, et à défaut de lit – car nous n'en avons qu'un –, vous coucherez sur une pailleasse, devant la cheminée.

La vérité nous oblige à reconnaître que Mary soupira, en accueillant l'intruse en son foyer. Et qu'elle soupira plus encore lorsque, ses vêtements étant trempés, il fallut lui prêter cotillon sec, fichu et bas. Et que ses soupirs devinrent des râles quand la vieille engouffra, à elle seule, la totalité du repas.

Cependant, elle ne dit rien, car elle avait le sens de l'hospitalité.

Vint l'heure du coucher. L'on sortit la pailleasse, l'on y mit des draps propres, puis les forgerons gagnèrent leur chambre. Mais de tels

gémissements leur parvenaient d'en bas qu'ils ne purent dormir. De guerre lasse, John s'en alla voir de quoi il retournait.

— Qu'avez-vous donc, la mère, à geindre de la sorte ?

— Ta paillasse est trop dure pour mes vieux membres, bonhomme. J'ai le dos cassé, les reins douloureux et autant de crampes que si j'avais été battue.

En entendant ces mots, le forgeron fut pris de pitié.

— Allez à ma place dans le lit, dit-il.

Cette nuit-là, Mary coucha près d'une vieille qui ronflait comme dix sapeurs et gigotait plus qu'un lombric coupé en deux. Je vous laisse imaginer les soupirs qu'elle poussa !

Cependant, elle ne dit rien, car elle avait le sens de l'hospitalité.

La vieille s'éveilla fraîche et dispose, tandis que ses hôtes, n'ayant ni l'un ni l'autre fermé l'œil, titubaient de fatigue. Sur la table attendaient la miche de pain blanc, la motte de beurre, le café fumant. Ayant à peine salué, elle s'assit et se mit à manger avec tant d'appétit que la miche y passa, et le beurre, et tout le contenu de la cafetière. Puis, regardant Mary d'un air goguenard, elle annonça :

— J'ai encore faim.

Bien que la moutarde lui montât au nez, la jeune femme ne dit rien, car elle avait le sens de l'hospitalité. Elle s'en fut au cellier chercher le pâté d'avoine qu'elle réservait pour le dîner et, en soupirant fort, le posa sur la table.

La vieille n'en laissa pas une miette, puis annonça :

— J'ai encore faim.

Ainsi engloutit-elle, devant les forgerons médusés, leurs provisions de la semaine.

Alors, alors seulement, elle se leva, s'étira et dit :

— J'ai bien mangé.

Et, d'un coup, elle se changea en une femme magnifique, vêtue de somptueux atours.

— Je suis la reine des nains fous, annonça-t-elle, et mes faits et gestes n'étaient destinés qu'à tester votre patience. Je sais à présent que vous êtes de braves gens et, en récompense, je vais vous confier un secret.

John et Mary, muets de surprise, ne pipant mot, elle poursuivit :

— À présent, c'est à toi que je m'adresse, bonhomme. Il existe, au pied des monts Highlands, une grotte fermée par une grosse pierre. Tu t'y rendras au crépuscule et, dès que paraîtra le premier rayon de lune, tu prononceras cette formule : *Que vent vente, que pluie pleuve, que rient les fiancées et que pleurent les veuves*. Tu t'en souviendras ?

— Que vent vente, que pluie pleuve, que rient les fiancées et que pleurent les veuves, répéta le forgeron, comme en songe.

— Parfait. À ces mots, la pierre s'écartera. Entre sans hésiter, la

grotte est pleine de richesses. Prends-en autant que tu pourras en porter, mais attention ! il faut que tu sois parti avant le lever du jour, sinon, ton trésor se changera en sable. M'as-tu bien compris ?

John, abasourdi, fit oui de la tête, et aussitôt la reine disparut.

Il fallut un moment aux forgerons pour se remettre de leur stupeur et s'assurer qu'ils n'avaient pas rêvé. Mais alors, oh, alors ! Une telle joie les saisit qu'on dut les entendre rire à des lieues à la ronde !

À l'heure dite, John, muni de sa besace et d'un sac à pommes de terre – le plus grand qu'il pût trouver –, se rendit au pied des monts Highlands. Il trouva la grotte sans difficulté, et attendit le premier rayon de lune avant de prononcer haut et fort :

— Que vent vente, que pluie pleuve, que rient les fiancées et que pleurent les veuves !

Aussitôt, dans un bruit de tonnerre, la lourde pierre qui en condamnait l'entrée s'ébranla, et l'éclat des pierreries, de l'or et des diamants éblouit le forgeron. Le souffle court, il pénétra dans la caverne scintillante.

Sans perdre un instant, il entreprit de remplir sa besace. Mais il avait beau ramasser les rubis, les émeraudes, les saphirs par poignées, le tas ne semblait pas diminuer, bien au contraire : plus il en prenait, plus il y en avait.

Tandis qu'il remplissait, remplissait et remplissait encore, un bruit, derrière lui, le fit tressaillir. Se retournant d'un bloc, il se retrouva nez à nez avec le plus extravagant personnage qui se puisse concevoir : un petit homme pas plus grand qu'un rat et tout aussi vilain, vêtu de magnifiques habits et portant l'épée au côté.

— Bonsoir, souffla le forgeron, honteux comme un voleur surpris en plein forfait.

Mais le petit homme ne répondit pas car, du fond de la grotte, venait d'apparaître une petite femme, guère plus belle que lui. Au même instant s'éleva on ne sait d'où une musique qui semblait jouée par cent violons. Le petit homme tendit la main à la petite femme, et ils se mirent à danser, piétinant sans vergogne les collines de bijoux et les vallées de pièces d'or.

John les regardait, bouche bée, quand, de partout, surgirent des êtres semblables, soit mâles, soit femelles, et tous aussi somptueusement parés que le premier. Lors, le bûcheron comprit qu'il s'agissait là du bal des nains fous, ces petits habitants furtifs de la montagne.

Sa fascination était telle qu'il en oublia pourquoi il était là.

Sous ses yeux éblouis, menuets et valse se succédèrent, lents tout d'abord puis de plus en plus rapides, comme si, peu à peu, le temps s'accélérait. Le phénomène, bien que progressif et presque insensible au début, devint vite flagrant. De sorte que, bientôt, les couples

évoluèrent à un rythme si endiablé que John eut peine à suivre leurs entrechats. Ils passaient devant ses yeux plus rapides que le vent, et zouf, bondissaient, zouf, zouf, sautaient, zouf, zouf, zouf, faisaient mille cabrioles, culbutes et farandoles.

Ainsi se leva le matin.

Lorsque le forgeron en prit conscience, il lui sembla qu'une heure à peine s'était écoulée. Se souvenant des paroles de la reine des nains fous, il attrapa sa besace, son sac – bien que ce dernier, hélas, ne fût qu'à moitié plein – et sortit en courant.

Les lueurs de l'aurore incendiaient l'horizon.

Tramant son butin, il s'empessa de rentrer chez lui où l'attendait Mary, trépignante d'impatience. Mais, une fois les sacs ouverts, ils n'y trouvèrent que du sable.

Leur déception fut grande. Ce jour-là, Mary pleura toutes les larmes de son corps, John n'ouvrit pas sa forge, et ils se fussent lamentés jusqu'à la Saint-Glinglin si, vers minuit, quelqu'un n'avait frappé à leur porte.

C'était la vieille.

Elle tenait un plat d'argent qu'elle leur tendit en disant :

— Vous êtes passés à côté de la fortune, braves gens. Tant pis pour vous. Mais comme je ne suis pas ingrate, prenez ce présent grâce auquel vous n'aurez plus jamais faim. Désormais, quel que soit l'aliment que vous souhaiterez manger, il vous suffira de dire : *Dedans, dehors, j'avale, je mords*, et le plat en sera rempli à ras bord.

À partir de ce jour, les forgerons n'eurent, en effet, plus jamais faim. Et comme ils étaient généreux, ils s'empressèrent d'inviter à leur table tout ce que la région comptait de miséreux. Dès lors, sans être riches, ils furent heureux, car la reconnaissance est un bien plus précieux que l'or et les diamants, et ils n'en manquèrent pas jusqu'à la fin de leurs jours !





Contes de la forêt de Grésigne

- CONTE DU SUD-OUEST -

XI

Le Farfadet gourmand

Autrefois vivaient, au royaume de Montmiral, un vieux roi et une reine si jeune que l'on eût pu la prendre pour sa petite-fille. Ils n'avaient point d'enfants car, étant elle-même à peine sortie de l'enfance, la reine préférait s'empiffrer de sucreries que choyer son mari. Son mets de prédilection était la bouillie de lait d'agnelle parfumée à l'anis que lui préparait sa nourrice. Elle en réclamait chaque soir, avant de dormir, et la savourait devant sa fenêtre ouverte, face aux étoiles scintillantes. De sorte que le fumet s'envolait vers les arbres de la forêt toute proche.

Or, dans ces arbres, qu'y avait-il ?

Un farfadet nommé Reno.

Dont les narines, chatouillées par l'odeur, palpitaient fichtrement, car s'il est une chose qui plaît aux farfadets, c'est bien le lait d'agnelle parfumé à l'anis.

À force de sentir et de sentir encore la délicieuse provende(17), vint à Reno l'envie irrésistible d'y goûter. Et, la gourmandise l'emportant sur sa peur de l'homme – ce cruel prédateur ! –, il gagna le palais en bondissant de branche en branche, ainsi que le font ses semblables. Puis, à l'abri des feuilles avec lesquelles, par mimétisme, il se confondait, il observa.

Ce qu'il vit le rassura. Quoi de moins effrayant qu'une petite reine qui mange de la bouillie ? Il sauta donc sur le rebord de la fenêtre, dans l'espoir de récolter quelques gouttes du nectar.

Croyant voir un criquet, la reine tressaillit et lâcha son assiette. Ce que le farfadet mit à profit pour y plonger le nez – et toute la tête

avec.

— Veux-tu bien, impudent insecte ! s'écria la petite reine en l'éjectant d'une pichenette.

Reno fit trois cumulets dans l'espace avant de s'étaler de tout son long dans un pot de fleurs.

— Je ne suis pas un insecte ! répondit-il, vexé. Je suis un farfadet.

— Que viens-tu faire ici ?

— J'ai faim, et je voudrais un peu de ta bouillie.

Hélas, la petite reine n'était pas partageuse.

— J'aimerais mieux mourir d'indigestion que de t'en donner une seule bouchée, répondit-elle, en emportant l'assiette à l'autre bout de la chambre. À présent, va-t'en ou j'appelle ma garde !

Cette façon de faire ne plut pas à Reno qui était fort susceptible. Il résolut de se venger et, pour cela, fit appel aux pouvoirs magiques dont, à l'instar des fées, jouissent ceux de sa race. À peine la petite reine eut-elle avalé une nouvelle cuillerée qu'elle se mit à grossir comme si elle en avait avalé dix. La cuillerée suivante la fit grossir, grossir, comme si elle en avait avalé cent. Quant à la troisième, elle la fit grossir, grossir, grossir comme si elle en avait avalé mille. Bref, l'assiette terminée, elle était aussi ronde qu'un ballon et plus lourde qu'une enclume.

Jugez de la stupeur du roi, le lendemain, en la voyant !

— Que s'est-il donc passé, ma mie ? s'informa-t-il.

— Je l'ignore, dit la reine.

— Qu'avez-vous mangé qui vous déformât de la sorte ?

— De la bouillie de lait d'agnelle, comme chaque soir.

Le médecin du palais, mandé de toute urgence, suggéra que peut-être le lait n'était pas frais.

— Alors, c'est la nourrice la responsable, tonna le roi. Elle a empoisonné la reine ! Qu'on la jette en prison et que le bourreau affûte sa lame !

Ainsi fut fait. Cependant, la pauvre nourrice protesta si fort de son innocence que ses cris parvinrent aux oreilles du roi.

— Femme, qu'as-tu à dire pour ta défense ? lui demanda-t-il.

— Si le lait n'était pas frais, ce n'est pas ma faute, mais celle de la fermière qui me l'a vendu.

Le roi, qui était juste, réfléchit un instant, puis ordonna :

— Que l'on jette la fermière en prison et que le bourreau affûte sa lame !

Ainsi fut fait. Cependant, la pauvre fermière protesta si fort de son innocence que ses cris parvinrent aux oreilles du roi.

— Femme, qu'as-tu à dire pour ta défense ? lui demanda-t-il.

— Si le lait n'était pas frais, ce n'est pas ma faute, mais celle de la bergère qui a trait l'agnelle.

Le roi, qui était juste, réfléchit un instant, puis ordonna :

— Que l'on jette la bergère en prison et que le bourreau affûte sa lame !

Ainsi fut fait. Cependant, la bergère protesta si fort de son innocence que ses cris parvinrent aux oreilles du roi.

— Au diable ces gourgandines(18) ! s'impatienta celui-ci. Qu'on les exécute toutes sur l'heure. Si cela ne rend pas la santé à la reine, au moins, justice sera faite !

Au même moment, les gardes vinrent l'avertir qu'un vieux berger lui demandait audience. Supposant – à raison – qu'il s'agissait du père de la bergère, le roi se dit : « Je ne puis congédier sans un mot de réconfort un homme dont l'enfant va mourir. » Il accepta donc de le recevoir.

Bien lui en prit, car ce berger, qui connaissait les us et coutumes du petit peuple, avait compris de quoi il retournait. Ayant examiné la malade, il décréta :

— Sire, si vous gratiez ma fille, je guérirai votre épouse.

— Guérissez d'abord, je gracierai ensuite, répondit le roi.

— Soit, dit le berger. Que l'on me laisse seul avec la reine, une nuit durant.

C'était fort audacieux de sa part, et le premier réflexe du roi fut de refuser. Il s'en fallut même de peu qu'il ne livrât le cuistre au bourreau. Mais si grand était son désir d'avoir à nouveau une épouse mince et belle qu'il tint ce raisonnement, ma foi, fort pertinent :

« L'apparence actuelle de ma petite reine n'est-elle pas le meilleur garant de sa vertu ? »

Fort de cette certitude, il accéda à la requête du berger, précisant néanmoins qu'en cas d'échec, ce dernier serait roué, pendu, décapité et jeté en pâture aux corbeaux.

— J'en accepte l'augure, dit le berger. À présent, libérez la nourrice, afin qu'elle me prépare une grande quantité de bouillie de lait d'agnelle.

Cela lui ayant été également accordé, le berger emporta la marmite dans la chambre, y intégra une bonne rasade d'alcool de rose, et la posa, toute chaude, sur le bord de la fenêtre.

— Vous pouvez dormir, dit-il à la reine qui, brisée par toutes ces émotions, bâillait à s'en décrocher les mâchoires. Je vous solliciterai en temps utile.

Pour sa part, il se mit en faction derrière le rideau, et attendit.

Les heures s'écoulèrent sans que rien ne se passât.

Le berger était sur le point de se décourager lorsqu'au dernier coup de minuit, un léger frôlement le mit en alerte. Et il put voir, à la faveur du clair de lune, un farfadet guère plus haut qu'un criquet bondir dans la marmite et se mettre à laper goulûment.

Bien que la portion fût si abondante qu'elle eût pu nourrir une famille de lutins, Reno – car c'était lui – n'en laissa pas une miette. L'assiette fut reléchée de fond en comble, et même au-delà. Après quoi, le farfadet, assommé par la digestion et l'alcool qu'il avait absorbé à son insu, s'endormit sur le terrain même de ses exploits.

Il ne restait plus au berger qu'à le cueillir et à l'enfermer dans une cage, ce qu'il fit promptement.

L'aurore embrasait le ciel quand Reno s'éveilla. Se voyant prisonnier, il se mit à crier, tempêter, secouer ses barreaux, et fit un tel raffut que le berger, qui s'était assoupi sur un siège, s'éveilla à son tour.

— Laisse-moi sortir, vieillard, ou je te change en crapaud ! l'exhortait le farfadet de sa voix minuscule.

— Avec plaisir, répondit le berger, mais à une condition.

— Laquelle ?

— Que tu rendes à la reine son volume initial.

— Et pourquoi le ferais-je ? Cette péronnelle n'a eu que ce qu'elle méritait !

Pour toute réponse, le berger ouvrit la cage et, présentant son doigt en guise de perchoir, invita le farfadet à y grimper. Puis il l'approcha de son visage afin de lui parler les yeux dans les yeux.

— Tu apprécies la bouillie de lait d'agnelle, n'est-ce pas ? lui dit-il.

— C'est ce que j'aime le plus au monde, assura Reno.

— Alors, désole-toi, car tu viens d'en manger pour la dernière fois.

— Et pour quelle raison ?

— Par ta faute, la nourrice qui détient la recette va être exécutée. C'est sa marraine-fée qui la lui a donnée, avec interdiction d'en livrer le secret à quiconque. Si elle disparaît, cette préparation tombera dans l'oubli. Est-ce ce que tu souhaites ?

Certes non ! Reno l'affirma haut et fort, puis s'enquit de la manière d'éviter ce désastre.

— En dégonflant la reine, répondit le berger. De plus, par cet acte généreux, tu innocenteras les trois accusées qui vont payer de leur vie le crime que tu as commis.

Cela demandait réflexion. Réflexion il y eut donc, au terme de laquelle le farfadet consentit au désenvoûtement, en échange, toutefois, d'une promesse solennelle : celle de pouvoir manger, chaque jour que Dieu fait, autant de bouillie que son ventre pourrait en contenir.

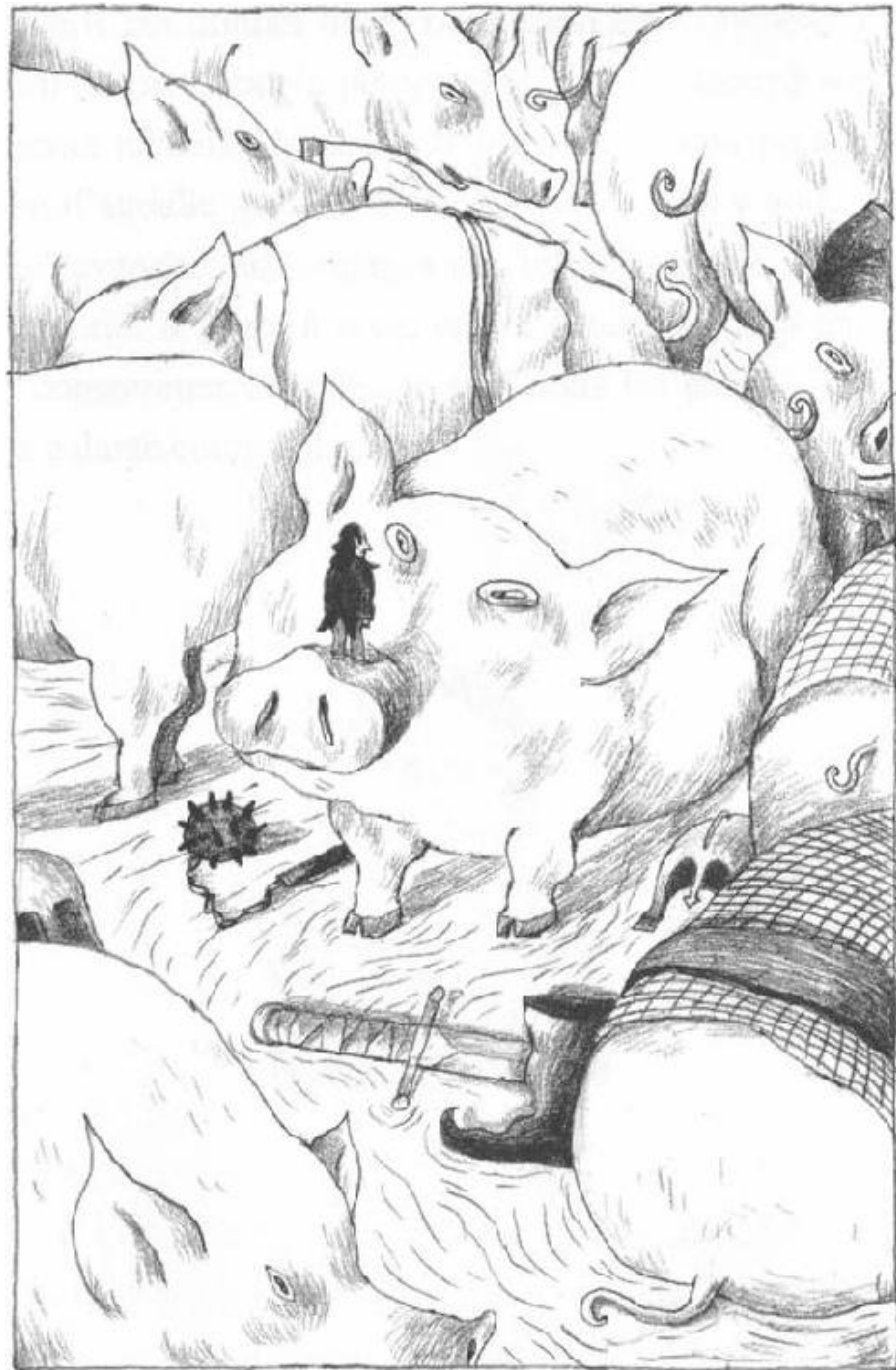
— Je m'y engage, dit le berger.

Et, afin d'être sûr de tenir parole, il épousa la bonne nourrice qu'il emmena vivre dans sa bergerie où elle put donner libre cours à son art.

Il fit bien, car la petite reine, ayant retrouvé son aspect juvénile, fut

saisie d'une telle horreur pour le lait d'agnelle qu'elle ne voulut plus jamais y goûter. En revanche, elle engagea un charmant cuisinier qui préparait le gigot à ravigot, et prit beaucoup de plaisir à consommer ce mets, le soir, sous les étoiles... en sa galante compagnie !





CONTES DE LA FORÊT DE GRÉSIGNE

XII

COMMENT RENO

LE FARFADET RENCONTRA, DÉLIVRA ET AIMA UN COCHON

En ce temps-là, les royaumes de Montmiral et de Castelnau étaient en guerre. Cet état de fait, bien qu'il ne concernât que l'homme – race incongrue qui se détruit elle-même –, perturbait grandement le petit peuple des bois, car les bastides ennemies se situaient toutes deux dans la forêt de Grésigne. Devenu le théâtre de sanglants affrontements, ce séjour enchanteur n'était plus que ruines et désolation. Des chênes centenaires qui abritaient les sylphes il ne restait point trace, non plus que des clairières où dansaient les lutins. Désertant les futaies jadis bénies des druides – et maintenant ravagées par le passage des troupes –, biches et daims avaient fui vers des lieux plus cléments. Incendies et pillages parachevaient le désastre et, dans le fracas des armes, nul ne percevait plus le murmure des sources ni le chant des oiseaux.

Or donc vint un moment où l'armée du prince de Castelnau, supérieure en nombre et mieux entraînée que sa rivale, fit le siège de Montmiral. Et les Montmiralais, réfugiés derrière leurs remparts, purent entendre l'assaillant les haranguer de la sorte :

— Rendez-vous corps et biens, gens de la place forte ! Que s'ouvrent les portes de votre cité, et que le drapeau blanc et rouge de Castelnau flotte sur la plus haute tour !

— Nenni, répondirent-ils. Vos soudards(19) avinés n'entreront point chez nous piller nos biens, molester nos femmes et tuer nos enfants !

— À votre aise, nous avons tout notre temps. Quand seront épuisés vos vivres et vos puits, la faim et la soif vous décimeront. Alors, peuple affaibli, nous te prendrons d'assaut sans avoir à combattre.

C'était pure vérité. Au bout de quelques semaines, ne pouvant ni entrer ni sortir de la bastide, les assiégés parvinrent au bout de leurs

réerves. Bientôt ne resta plus une seule pomme dans les celliers, une seule volaille dans les poulaillers, une seule vache dans les étables, un seul sac de farine dans les greniers. Lors, les Montmiralais, hâves et décharnés, en furent réduits à manger les chats et les chiens, puis les rats, puis les vers de terre.

C'est ce moment critique que choisit Tara la sorcière pour s'en aller trouver le roi de Montmiral.

Ce n'est point par hasard qu'elle avait tant tardé à se manifester. Elle attendait son heure. Car en ces temps anciens, la magie étant cruellement réprimée, ceux qui s'y adonnaient finissaient sur le bûcher. À moins qu'ils n'apparussent, soudain, comme des sauveurs, ce que Tara se targuait d'être...

Son plan était fort simple :

— Nos assaillants sont à bout de force, eux aussi, dit-elle. Leur unique réconfort est la certitude que nos jours sont comptés. Si nous leur prouvons le contraire, ils se décourageront et rentreront chez eux.

— Voilà qui est finement raisonné, admit le roi. Mais quelle pourrait être cette preuve dont tu parles ?

— Si un pourceau courait sur le chemin de ronde en poussant autant de cris qu'un troupeau tout entier, l'on ne nous croirait pas au bord de la famine.

— Certes, mais ce pourceau, où le trouveras-tu ?

— Je le fabriquerai grâce à mes pouvoirs.

À ces mots, le roi pâlit.

— Tu as le pouvoir de fabriquer des cochons ? s'écria-t-il. Que ne le disais-tu plus tôt, bougresse ! Holà, mes domestiques, allumez du feu dans la cheminée et préparez le tourne-broche !

Mais Tara le détrompa bien vite :

— Non, sire, je ne fabrique pas, je transforme seulement.

Et d'expliquer son plan : chaque citoyen tour à tour se prêterait à ses passes magiques, afin qu'elle le changeât en porc, goret ou truie pour une petite heure. Ainsi, durant le temps de sa métamorphose, chacun pourrait donner le meilleur de lui-même, avant d'être remplacé par l'un de ses voisins.

Cela semblait, de prime abord, judicieux. Cependant, le roi, qui voyait plus loin que le bout de son nez, refusa.

— Tu es jeune, dit-il, tu ne connais point la nature humaine. Ventre affamé n'a pas d'oreilles ; il n'a pas de bon sens, non plus. Dès que les Montmiralais apercevront le pourceau, ils se jetteront dessus pour le dévorer. Et que cet animal soit leur ami, leur cousin ou leur frère ne les arrêtera guère.

— Alors, trouvons une bête à métamorphoser, proposa la sorcière.

— Il n'en reste plus trace dans nos murs : le dernier mulot a fini en ragoût la semaine dernière.

De dépit, la sorcière essuya une larme. C'est alors qu'une voix menue s'éleva :

— Et ma fée ?

Celle qui venait de parler était une reine si jeune que l'on eût pu la prendre pour la petite-fille de son époux. Tous se tournèrent vers elle.

— Votre fée ? dit le roi.

— Quelle fée ? s'enquit la sorcière.

— Plutt-Plutt, la fée apprivoisée dont m'a fait cadeau ma nourrice, il y a bien longtemps de cela.

Le roi et la sorcière se regardèrent.

— Les fées ne sont pas humaines, remarqua celle-ci.

— Les manger n'est donc point un acte de barbarie, ajouta celui-là. Vous nous tirez d'un bien mauvais pas, chère épouse. Grâce à vous et à votre mascotte, notre cité sera peut-être épargnée !

La petite reine s'en alla donc chercher Plutt-Plutt, qu'elle gardait dans sa chambre en une cage dorée.

La jolie fée que c'était là ! Pas plus haute que le doigt, mais brune et gracieuse, dodue où il fallait, fine ailleurs, et pourvue d'une paire d'ailes à vous damner un saint.

Le roi, charmé, la posa sur sa paume et lui dit :

— Douce créature, veux-tu nous sauver ?

— Pourquoi pas, si cela est dans mes cordes ? répondit Plutt-Plutt (car c'était également une fée très serviable).

— Cela l'est, assura le roi.

Et il lui détailla ce qu'on attendait d'elle – sans préciser, néanmoins, le danger qu'elle encourait, à savoir être mangée purement et simplement.

Les fées ne craignent pas la métamorphose, qu'elles pratiquent couramment. Plutt-Plutt s'y prêta donc comme on se prête à un jeu. L'instant d'après, sous les yeux éblouis du roi, de la reine et de la sorcière, elle devint un porc de belle taille.

Le roi tint à la mener lui-même sur les remparts où Plutt-Plutt, suivant son ordre, donna bravement de la voix.

Les assaillants, surpris, levèrent les yeux.

— Par ma barbe, il leur reste un pourceau ! dirent les uns.

Exhortée par le roi, Plutt-Plutt se mit à courir, de sorte qu'on croyait ouïr ses grouinements de partout à la fois.

— Il leur en reste même plusieurs, ajoutèrent les autres.

Bref, la ruse réussit au-delà de toute espérance. Les troupes ennemies, plutôt que de combattre, se purléchaient les babines – car, depuis belle lurette, on ne les nourrissait plus que de navets bouillis, et la perspective de rôtis, côtelettes, lard frit ou boudin gras les faisait saliver. Ce que voyant, le prince de Castelnau fit venir son général.

— Que signifie cela ? s'étonna-t-il.

— Je l'ignore, mais ce que je sais, c'est que ce porc porte atteinte au moral de l'armée.

— Les Montmiralais seraient-ils plus coriaces que nous ne le supposions ?

— Il semblerait. Si la chose se confirme, nous devons peut-être envisager de battre en retraite...

Tandis que se déroulait ce dialogue dépité, la foule s'était massée dans les rues de la ville et des centaines de paires d'yeux suivaient avidement la course du cochon. Or, tous les spectateurs avaient la bave aux lèvres et leurs entrailles rivalisaient de gargouillements. De sorte qu'arriva ce que le roi prévoyait : l'un d'eux, n'y tenant plus, se rua sur la bête. Tous les autres suivirent, si bien qu'en un instant, la malheureuse Plutt-Plutt se retrouva en butte à une meute forcenée qui la voulait tuer.

La voilà donc qui prend la poudre d'escampette, talonnée par la populace. Et qui crie à s'en briser les cordes vocales, au point qu'on peut l'ouïr à des lieues à la ronde.

— Pardieu, disait le roi, il faut faire quelque chose !

Mais quoi ? La curée tournait à l'émeute, et sa garde elle-même pourchassait le cochon. Quant à la petite reine et à la sorcière, leurs yeux luisants de convoitise ne le montraient que trop : elles voulaient leur part du festin !

N'ayant plus le moindre défenseur, Plutt-Plutt, épouvantée, courait à perdre haleine, en hurlant comme quatre, comme dix, comme cent. Si bien que ses appels, traversant la Grésigne, parvinrent aux oreilles d'un gentil farfadet. Reno était son nom, et il avait le cœur tendre comme un cœur d'hirondelle.

— Pauvre bête, se dit-il. Faut-il qu'on la tourmente pour qu'elle hurle ainsi !

Et lui vint l'envie de la secourir.

En trois bonds, il gagna la citadelle, et la scène qu'il y vit lui donna le frisson. Le malheureux cochon, fermement maintenu par ses poursuivants, était face au boucher qui levait son couteau.

Qu'auriez-vous fait à sa place, dites-moi ? La même chose que lui, sans doute – pour peu que vous en eussiez, vous aussi, le pouvoir. Ni une ni deux, il se concentra, prononça une formule magique... et toute l'assistance se changea en cochons.

Je vous laisse à juger du chambard qui s'ensuivit !

— Ce n'est point un pourceau que nous entendons là, ni même quelques-uns, mais un immense troupeau ! dirent les assaillants.

Et ils levèrent le camp sur l'heure.

Reno, pour sa part, eut vite fait de repérer, au milieu du lisier, l'animal qu'il cherchait. Se posant sur sa tête, il lança joyeusement :

— Te voilà en bonne compagnie, ami !

Mais, à sa grande surprise, le cochon répondit d'une petite voix flûtée :

— Désenchante-moi donc au lieu de dire des âneries !

Comprenant sa méprise, le farfadet se concentra à nouveau... et tout le monde retrouva sa forme originelle, y compris la petite fée.

— Ouf ! s'écria celle-ci, en tombant dans les bras de son sauveur. Il était moins une ! J'ai bien failli finir dans l'estomac de ces monstres !

— C'eût été dommage ! répondit Reno, charmé par sa grâce.

Et, laissant les Montmiralais à leur stupeur – et à leur liberté si durement acquise –, tous deux s'en retournèrent au bois, main dans la main.

Cette histoire véridique me fut narrée, jadis, par un vieux barde qui la tenait lui-même de ses ancêtres.

— Et que devint Plutt-Plutt ? lui demandai-je alors. S'accoutuma-t-elle à l'existence sauvage, elle qui avait toujours vécu parmi les hommes ?

Le conteur me sourit.

— L'amour fait des miracles, dit-il très doucement.





CONTES DE LA FORÊT DE GRÉSIGNE

XIII

LE MARIAGE DE RENO

La lune s'ennuyait au fond du firmament. Elle résolut donc de se marier, et jeta son dévolu sur un charmant petit être qui avait pour habitude de dormir dans ses rayons. Ce petit être, nous le connaissons bien : il s'agit de Reno, le farfadet de la forêt de Grésigne.

Or donc, cette nuit-là, Reno, perché sur une branche, rêvait à la fée Plutt-Plutt quand une femme d'une grande beauté lui apparut. Elle avait le visage translucide, un teint de nacre. Une chevelure semblable au courant d'un ruisseau. Sa robe miroitait, et dans ses yeux obscurs se reflétaient les étoiles.

Cette vision scintillante éblouit le farfadet.

— Qui es-tu ? s'enquit-il en clignant des paupières.

— La lune, répondit la vision. Et je te veux pour époux.

La surprise ayant laissé Reno pantois, l'étrange prétendante s'empressa d'ajouter :

— L'ermite de Montoulieu nous unira cette nuit même.

Elle l'entraîna par les sentiers sylvestres(20) vers la colline où demeurait le vieillard.

Cependant, sous la caresse de la brise nocturne, Reno retrouva ses esprits et, s'arrêtant, lui dit :

— En dépit de tes charmes, je ne puis t'épouser : mon cœur est déjà pris.

La lune, qui était d'une nature jalouse et égoïste, fit la grimace.

— Qu'importe, s'écria-t-elle. Celle qui a pris ton cœur n'aura qu'à te le rendre !

— Sache que je ne reprends jamais ce que j'ai donné !

Dans le regard étoilé passa comme un éclair.

— Je n'en entendrai point davantage ! tonna la lune.

Et, à l'aide d'un de ses cheveux, elle cousit l'une à l'autre les lèvres du farfadet en déclarant :

— À présent que te voilà muet, tu ne peux plus me refuser ta main.

C'était mal connaître Reno ! Car, s'il était muet, il n'était pas cul-de-jatte, et prit aussitôt le large.

Mais la lune avait plus d'un tour dans son sac. Projetant ses rayons vers le fugitif, elle en fit un filet dans lequel elle l'enferma. L'ayant ramené à elle, elle lui lia les chevilles avec l'un de ses cheveux, puis, comme il n'était plus en état de marcher, elle le mit sur son dos pour poursuivre sa route.

— Maintenant, tu es à ma merci ! ricanait-elle en cheminant.

C'était mal connaître Reno. Car, s'il ne possédait plus l'usage de ses jambes, en revanche, il n'était pas manchot. Il se mit donc à faire de grands gestes, dans l'espoir que quelqu'un lui vînt en aide.

Ce fut ce qui arriva. Un grand duc de ses amis, l'ayant aperçu du haut de l'arbre où il guettait sa proie, vola à tire-d'aile prévenir la fée Plutt-Plutt. Celle-ci, fort en colère, eut tôt fait de rejoindre l'enleveuse et l'enlevé, dans l'espoir d'arracher celui-ci à celle-là.

Hélas, elle comprit vite qu'elle ne serait pas de taille. Entre une petite fée de rien du tout et l'astre immense, la lutte eût été par trop inégale. Elle préféra donc user d'un subterfuge et, Reno lui ayant expliqué par signes où il allait, précéda le couple à Montoulieu. Là, après avoir transformé l'ermite en grenouille, elle enfila sa toge, rabattit la capuche sur sa tête et attendit les visiteurs.

En l'apercevant, la lune eut un mouvement de surprise.

— Je vous croyais plus grand, saint homme, remarqua-t-elle.

— C'est un effet d'optique dû à la distance, répondit Plutt-Plutt avec aplomb. De là-haut, on estime mal la dimension des choses.

Force fut à la lune d'admettre ce phénomène, par ailleurs fort logique.

— De toute manière, qu'importe ma taille, reprit Plutt-Plutt d'un ton léger. L'essentiel est que j'officie, n'est-ce pas ?

Ayant acquiescé, la lune exigea que l'on en vînt au fait.

— Certes ! approuva Plutt-Plutt. Avez-vous les alliances ?

De ses rayons, la lune forma deux anneaux d'or qu'elle lui tendit.

— Parfait, dit Plutt-Plutt. À présent, répondez à ma question : madame la lune ici présente, voulez-vous prendre Reno pour légitime époux ?

La lune sourit.

— Je le veux, assura-t-elle.

— Monsieur Reno ici présent, voulez-vous prendre la lune pour légitime épouse ?

— Il est muet, dit la lune, mais la réponse est oui.

Et, sans autre forme de procès, elle saisit la main du farfadet pour lui passer la bague au doigt.

— Attendez ! intervint Plutt-Plutt. Il faut que la cérémonie se déroule dans le bon ordre. Je dois d'abord vous embrasser !

— J'ignorais que l'officiant embrassât les mariés, s'étonna la lune.

— C'est le nouveau rituel, dit Plutt-Plutt en posant sa bouche sur celle de Reno. Je n'y peux rien.

Or, ce baiser avait un but : ronger le fil scellant les lèvres du farfadet. Ce qui fut bientôt fait, car la petite fée avait les dents pointues et savait s'en servir.

— Non ! Non ! cria Reno, sitôt qu'il eut recouvré l'usage de la parole. Je ne veux pas épouser la lune !

Plutt-Plutt toisa sévèrement cette dernière.

— Voilà qui change tout ! Le mariage est caduc puisque l'un des époux n'était pas consentant.

Puis, regardant le farfadet au fond des yeux :

— Et moi, voulez-vous m'épouser ? ajouta-t-elle.

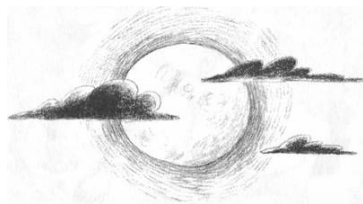
— Oui, répondit Reno. C'est mon plus cher désir.

Un coassement les interrompit, et une grenouille furieuse sortit la tête du bénitier où elle avait trouvé refuge. Plutt-Plutt s'empessa de lui redonner forme humaine et de lui rendre sa défroque, en exigeant :

— À présent, saint homme, mariez-nous !

Ainsi fut fait, pour la plus grande joie des deux fiancés.

Quant à la lune, honteuse d'avoir été bernée, elle s'en retourna chez elle en se voilant la face. Voilà pourquoi, depuis, dans la forêt de Grésigne, les nuits sont si noires qu'aucun voyageur n'ose s'y aventurer.





XIV

LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ

- CONTE D'ANGLETERRE -

Il y avait jadis, près de la bonne ville d'Athènes, un petit bois de myrte où la jeunesse grecque aimait à se promener. Dans ce calme séjour, loin des rumeurs urbaines et de leurs vanités, vivait toute une faune de nymphes, lutins, farfadets. Obéron, le roi des fées, et son épouse Titania venaient souvent s'y divertir, l'un en compagnie de ses elfes favoris, l'autre de ses suivantes ailées.

Au moment où commence notre histoire, un différend oppose les deux souverains. Ce fait étant, en soi, courant, nul ne s'en fût souvenu s'il n'avait, comme nous le verrons plus loin, été à l'origine d'une bien étrange histoire.

Cette fois, ce couple querelleur se disputait un enfant. L'une de ses amies, récemment décédée, ayant confié son fils aux soins de Titania, celle-ci s'était juré de l'élever comme le sien propre. Or, charmé par la joliesse du bambin, Obéron le voulait pour page. Ce à quoi Titania s'opposait fermement, alléguant que la compagnie de sa nourrice – une vieille fée pleine de sagesse – convenait mieux à son éducation que celle des elfes effrontés, railleurs et facétieux dont s'entourait le roi.

Lors, chacun d'eux campant sur ses positions, ils s'évitaient – ce qui, dans un si petit bois, n'était pas chose aisée.

Laissons-les, si vous le voulez bien, à leurs déboires conjugaux pour nous pencher maintenant sur les habitants de la ville voisine. Sur quatre d'entre eux, en particulier : Démétrius, Hélène, Hermia et Lysandre. Quatre jeunes gens beaux et fougueux, unis entre eux par des liens fort complexes. Hermia aime Lysandre et en est aimée en retour. Hélas, son père, Égée, opposé à ce mariage, a accordé sa main à Démétrius, l'ex-fiancé d'Hélène – qui ne s'est jamais remise de leur séparation et est, par ailleurs, la meilleure amie d'Hermia. Quoi d'étonnant, dès lors, à ce que celle-ci, blonde jouvencelle de dix-huit

printemps, refusât de se plier aux ordres paternels ?

Par malheur, une rébellion de cette sorte étant punie de mort par la loi athénienne, Égée, fort de son bon droit, en référa au gouverneur Thésée. Choqué de ce qu'un père osât réclamer la tête de sa fille, ce dernier commença par le raisonner. Lysandre, lui dit-il, était d'essence noble, et sa fortune n'avait rien à envier à celle de Démétrius. Pourquoi donc contrarier le penchant d'Hermia et refuser de l'unir à l'élu de son cœur ?

Toute personne un tantinet sensée eût reconnu le bien-fondé de ces paroles. Mais pas Égée. C'était un vieillard méchant et borné. S'en tenant strictement aux termes de la loi, il exigea que justice soit faite, et de plus en public, afin que les spectateurs en tirent profit. Ce châtiment serait, affirmait-il, une leçon exemplaire pour tous les impudents qui se dressaient contre leurs géniteurs. La mort dans l'âme, Thésée dut donc se résoudre à convoquer la coupable et, l'ayant semoncée, lui accorda quatre jours de réflexion. Ce délai écoulé, si elle persistait dans son refus, elle serait exécutée.

Hermia n'eut, bien entendu, rien de plus pressé que d'avertir Lysandre.

— N'aie crainte, mon aimée, la rassura ce dernier. Je ne t'abandonnerai ni aux bras de la Mort, ni à ceux de Démétrius. Puisqu'Athènes nous menace de sa loi scélérate, nous fuirons en un lieu où elle n'a point cours. J'ai une tante qui vit à Thèbes et sera fort heureuse de nous y accueillir.

— Quand partirons-nous ?

— Cette nuit même. Je t'attendrai dans le petit bois de myrte, et de là, nous prendrons la route.

S'étant mutuellement promis de ne rien faire ni dire qui pût, en aucune sorte, compromettre leur projet, chacun s'en retourna chez soi, fort excité.

Sur ces entrefaites, Héléna, ayant ouï la sentence qui frappait son amie, s'empressa de lui rendre visite. Quelle ne fut pas sa surprise de la trouver, non point effondrée comme elle s'y attendait, mais l'œil brillant, le teint frais et le pas alerte. Intriguée par ce mystère, elle l'interrogea et, en dépit de son serment, Hermia ne put tenir sa langue. Sous le sceau du secret, elle lui dévoila donc sa fugue prochaine, ce dont Héléna se réjouit sincèrement. Car outre que ce départ préservait à la fois la vie et le bonheur de son amie, il lui laissait, comme on dit, le champ libre. Il ne tiendrait qu'à elle de consoler Démétrius et même – qui sait ? – de le reconquérir.

Gagnée par l'impatience, elle s'en fut donc tout droit trouver son bien-aimé.

Ce dernier la reçut avec sa froideur coutumière.

— Passe ton chemin ! lui lança-t-il. Je n'ai ni le temps ni l'envie

d'écouter tes sornettes !

— Ce ne sera pas toujours le cas ! repartit joyeusement la jeune fille.

— Que veux-tu dire ?

— Que tu apprécieras bientôt la présence, auprès de toi, d'une âme compatissante...

C'étaient là des propos étourdis qu'elle devait regretter par la suite, car Lysandre, flairant quelque complot, la questionna tant et si bien qu'elle finit par tout avouer.

Mal lui en prit : le jeune homme entra dans une violente colère.

— Ah, les sornois ! Ah les maudits ! s'écria-t-il. Ils paieront très cher leur acte insensé ! J'irai au rendez-vous et je les confondrai !

En vain Hélène tenta-t-elle de l'en dissuader : elle ne récolta qu'insultes et réprimandes. Si bien que, la nuit venue, quand il sortit pour accomplir son noir dessein, elle le suivit, dans l'espoir de prévenir les fugueurs du danger.

Tandis que nos quatre héros convergeaient vers le petit bois, un événement anodin d'apparence – mais lourd de conséquences – s'y déroulait : au détour d'une sente, Titania et Obéron s'étaient retrouvés face à face.

Tous deux s'arrêtèrent net et l'on put remarquer, sur le charmant visage de la reine, une grimace de dépit.

— Vous ici, mon ami ? Par mes ailes, quel fâcheux hasard !

Son époux, pas plus qu'elle, ne semblait apprécier cette rencontre impromptue.

— Certes, répondit-il. Je venais ici chercher la paix, et c'est vous que je trouve !

— Pas pour longtemps, rassurez-vous. Venez, mes fées, allons-nous-en ! Certaines compagnies ne m'enchantent guère...

Obéron la regarda s'éloigner d'un air pensif, puis, s'adressant à l'un de ses elfes :

— Va me chercher Puck, ordonna-t-il.

En trois bonds gracieux, l'elfe obtempéra.

Puck était un faune rieur, sans cesse en quête de nouvelles farces. Les habitants des villages alentour faisaient généralement les frais de sa malice. L'on ne comptait plus les boulangers qui, distraits par ses manigances, laissaient brûler leurs pains, les lavandières dont il souillait le linge propre, les fileuses dont il emmêlait les écheveaux. Sous son emprise, le lait des vaches tournait, les poules cessaient de pondre, les chevaux renâclaient à tirer la charrue, les chiens les plus fidèles mordaient leurs maîtres. Et, pire encore, à l'époque des vendanges, il répandait de l'eau dans les tonneaux de vin, lorsque ce n'était pas du sel, du poivre ou de la vase. Bref, du nord au sud de l'Hellade, et jusqu'aux confins du Péloponnèse, on ne pouvait trouver

de plus fieffé coquin.

Par quelle aberration ce lutin malfaisant jouissait-il des faveurs du très sage Obéron ? La raison en est simple : Puck avait l'œil brillant, les oreilles pointues, un sourire enjôleur, un corps de vif-argent. Ses pitreries étaient irrésistibles et sa bonne humeur, contagieuse. Or, les souverains, dont la tâche est grave, aiment à s'entourer de joyeux lurons. Leur présence les détend et allège leurs soucis. Ainsi l'inferral Puck avait-il gagné l'affection du roi, dont il était devenu l'homme de confiance.

— Nous allons nous venger de l'entêtement de Titania, lui annonça ce dernier sitôt qu'il l'aperçut.

À cette bonne nouvelle, Puck se frotta les mains : il détestait la reine qui le lui rendait bien.

— Connais-tu la fleur appelée « soupir céleste » ? poursuivit le roi.

— Certes, répondit Puck. J'en ai même repéré un pied non loin d'ici.

Le suc de cette fleur avait un pouvoir redoutable : quelques gouttes posées sur les paupières d'un dormeur le rendaient amoureux du premier être qu'il voyait au réveil.

— Cours la cueillir et me l'apporte, dit le roi.

Le faune, supputant quelque diablerie, obéit promptement. Il ne se trompait pas : le but d'Obéron était d'ensorceler son épouse afin qu'elle s'entichât d'un quelconque animal – singe, cochon ou pire –, se couvrant de ridicule aux yeux de ses servantes. Ensuite, à l'aide d'une autre fleur au charme inverse, il briserait le sortilège en échange de l'enfant dont elle avait la garde.

Tandis qu'Obéron berçait ces malignes pensées, il fut distrait par un bruit de voix. L'une, féminine et tendre, avait l'accent de la passion. L'autre, virile et dure, celui du mépris. Il s'agissait, vous l'aurez deviné, d'Hélène et Démétrius qui, se croyant seuls dans la clairière – car, en ce temps-là, le peuple des bois était invisible aux yeux des mortels –, donnaient libre cours à leur mésentente.

— Pourquoi t'obstiner à vouloir une femme dont le cœur bat pour un autre ? disait Hélène. Ne suis-je pas, moi aussi, belle et désirable ? Et ne t'ai-je pas donné, par le passé, suffisamment de preuves de mon dévouement pour mériter un peu d'intérêt de ta part ?

— Que m'importe ton dévouement ! répondait Démétrius, sans lui accorder l'aumône d'un regard.

C'est Hermia que j'aime, et tes beaux discours n'y changeront rien.

— Mais elle te hait !

— Quand elle sera mienne, je saurai la séduire !

— À moins qu'elle ne préfère la mort à tes attraits !

— Dans ce cas, qu'elle meure ! Je tresserai moi-même la corde pour la pendre ! Quant à toi, cesse de me suivre ou il t'en cuira !

Joignant le geste à la parole, il s'éloigna à grandes enjambées tandis

que la malheureuse, secouée de sanglots, partait d'un autre côté.

— Que voilà donc un vilain drôle ! s'écria Obéron. Si je lui donnais une bonne leçon ?

Comme Puck revenait chargé de la fleur, il la lui prit, la coupa en deux et lui tendit la moitié en disant :

— Il y a quelque part, dans cette forêt, une tendre Athénienne éprise d'un goujat. Trouve-les, et attends que l'homme soit endormi pour user, envers lui, du « soupir céleste ». Débrouille-toi ensuite pour qu'il s'éveille auprès de la jeune fille.

— Et la reine ? protesta le faune, déçu.

— Je m'en occupe. Allons, va et suis mes ordres à la lettre !

Ainsi fut fait. L'un partit à contrecœur accomplir sa mission pendant que l'autre se rendait dans les quartiers privés de Titania.

Ces derniers se situaient au bord d'une fontaine, dans une anse de verdure au parfum délicieux. Sous les pampres d'une vigne entrelacée de roses, la reine reposait. Autour d'elle s'affairaient mille créatures diaphanes, chantant pour la bercer, l'éventant de leurs ailes ou récoltant le miel sauvage, les baies et les plantes aromatiques dont elle accommodait ses repas.

L'arrivée d'Obéron perturba grandement cette aimable assemblée.

— Sauvez-vous ! dit-il en agitant les mains comme pour chasser les mouches. Je veux rester seul avec mon épouse.

Les fées, effarouchées, s'égaillèrent aussitôt. Lors, s'approchant de la reine, Obéron enduisit ses paupières de suc magique, tout en cherchant des yeux quelque infâme animal à lui présenter au réveil.

Entre-temps, Hermia avait retrouvé son cher Lysandre, et tous deux causaient galamment à l'abri d'un bosquet. Or, les feux de l'amour épuisent ceux qu'ils embrasent. Nos deux tourtereaux, à bout de force, s'assoupirent donc côte à côte. Ce fut dans cet état que Puck les découvrit.

Se méprenant sur leur identité, il s'empessa de faire ce qu'on attendait de lui. Puis, s'étant assuré qu'aucun indésirable ne rôdait dans la clairière, il s'en fut, l'âme en paix.

Un instant plus tard, Héléna pointa le bout de son nez.

Devant les deux corps allongés dans l'ombre, la jeune fille crut d'abord qu'il s'agissait de cadavres, victimes de la folie meurtrière de Démétrius.

— Par tous les dieux, l'horrible vengeance ! s'exclama-t-elle.

Réveillé par ses cris, Lysandre ouvrit les yeux, et une passion folle en son cœur s'installa.

— Madame, s'écria-t-il, quel chagrin vous étreint ? Pourquoi donc vos joues sont-elles baignées de larmes ? Et qui ose assombrir un aussi noble front ?

— Vous n'êtes donc point mort ? s'étonna la jeune fille.

— Certes, non, je vis, et ne vis que pour vous !

Si extravagant était cet aveu qu'Hélène le mit sur le compte de la moquerie. Outrée, elle tança le mauvais plaisant avant de reprendre sa route. Lysandre aussitôt lui emboîta le pas, tout en protestant de sa sincérité.

À peine avaient-ils disparu qu'Hermia s'éveilla à son tour. Comment décrire l'effroi de la fragile créature en se retrouvant seule, à la merci des bêtes sauvages ?

— Lysandre, où es-tu ? appela-t-elle d'une voix tremblante.

Ne recevant aucune réponse, elle partit à sa recherche, sous la froide clarté qui tombait des étoiles.

Au même moment, Obéron, en quête d'un humiliant galant pour son épouse, croisait Démétrius, toujours fulminant. Il en conclut que Puck avait failli à sa mission et décida d'agir lui-même. Ayant, par enchantement, plongé le jeune homme dans un profond sommeil, il appliqua le suc magique sur ses paupières.

« À présent, amenons-lui la tendre Athénienne », se dit-il.

L'ayant trouvée – ainsi que le soupirant qui l'escortait –, il la dirigea discrètement vers son promis, de sorte que ce dernier, sortant de sa léthargie, posât les yeux sur elle. Puis, comme un nouveau personnage venait d'entrer en scène, le roi se détourna d'eux pour s'y intéresser.

L'arrivant était simple d'esprit, bossu et contrefait.

— Voilà l'homme qu'il me faut ! s'esclaffa Obéron.

Afin de le rendre plus répugnant encore, il l'affubla d'une tête d'âne et, le prenant par la main, l'entraîna près de la reine.

Le malheureux, que ce traitement n'agréait guère, s'époumonait à braire, et ce furent ces braiments qui éveillèrent Titania. Celle-ci, levant ses bras gracieux, s'étira, bâilla... et aperçut l'être qu'on lui destinait. Un air de pâmoison la transfigura.

— Qui es-tu, bel ange ? gazouilla-t-elle.

Et d'enlacer avec transports le cou velu.

L'instant d'après, sourde à l'hilarité dont elle était l'objet – et son époux l'instigateur –, la reine se répandait en caresses et mots doux. Bientôt, tout ce que le bois comptait d'habitants, rassemblé autour de sa couche, riait à perdre haleine.

Or, Puck, lui, ne riait pas. S'approchant d'Obéron, il lui chuchota à l'oreille :

— Je crois que j'ai commis une erreur...

Et d'expliquer au roi qu'un méli-mélo imprévu se déroulait dans la clairière voisine. Abandonnant la reine à ses honteuses extases, Obéron s'en fut voir de quoi il retournait.

Il y trouva deux jeunes filles en larmes et deux hommes à genoux.

— Héléna, cher amour, sois à moi, je t'en conjure ! suppliait Lysandre.

— Que nenni, sois à moi car je t'aime plus que ma vie ! assurait Démétrius.

— Cessez de vous moquer, cruels que vous êtes ! hurlait Héléna, les mains sur les oreilles, tandis qu'Hermia gémissait :

— Hier encore, j'avais deux prétendants et Héléna aucun. À présent, il n'y en a plus que pour elle. Serais-je subitement devenue repoussante ?

Devant l'imbroglio, Obéron ne put s'empêcher de sourire.

— La répartition est inégale, dit-il. L'une a trop d'amoureux et l'autre pas assez !

Et il s'empessa d'endormir tout le monde.

— Écarte ces deux-là, ordonna-t-il à Puck en désignant Démétrius et Héléna. Quant à ceux-ci...

Il plaça Hermia dans les bras de Lysandre, dont il badigeonna derechef les paupières.

— À présent, il ne nous reste plus qu'à les réveiller.

Ainsi firent-ils, si bien que chaque couple put enfin savourer un bonheur sans obstacle. Démétrius ayant renoncé à épouser Hermia, Égée n'eut d'autre choix que d'accepter Lysandre pour gendre. Les deux mariages furent célébrés le même jour, à la plus grande joie du bon Thésée, promu pour l'occasion maître de cérémonie.

Et qu'advint-il de Titania ?

Tandis qu'elle cajolait son âne, le rusé Obéron feignit de les surprendre.

— Misérable suborneur ! s'écria-t-il, saisissant l'animal par ses longues oreilles. Tu vas apprendre ce qu'il en coûte de déshonorer mon épouse !

Titania aussitôt se jeta à ses pieds.

— Pitié pour lui, seigneur ! Faites de moi ce qu'il vous plaira, mais, je vous en supplie, épargnez mon amant !

— Je n'exige qu'une chose, répondit le roi.

— Laquelle ?

— L'enfant que vous gardez en vos appartements.

Ravie de s'en tirer à si bon compte, la reine accepta avec reconnaissance. Dès lors, son époux, ayant obtenu ce qu'il voulait, s'empessa de lui rendre la raison. Je vous laisse juges de son horreur lorsqu'elle réalisa de quelles aberrations elle s'était rendue coupable !

— Bah, vous fûtes victime d'un instant de faiblesse, dit Obéron, feignant hypocritement l'indulgence. Et je vous accorde volontiers mon pardon.

— Merci, cher époux, répondit Titania. Je n'en attendais pas moins de vous.

Ainsi se réconcilièrent-ils... jusqu'à la prochaine dispute.

Quant au simple d'esprit, oublié de tous, il rentra chez lui avec sa tête d'âne, et devint l'un des comiques les plus prisés d'Athènes – ce qui fit de lui un homme riche, célèbre et adulé des femmes.



LES DIFFÉRENTES ESPÈCES DU PETIT PEUPLE



- ① Elfe ailé
- ② Goguelin
- ③ Farfadet
- ④ Lutin

- ⑤ Sylphe
- ⑥ Troll
- ⑦ Korrigan
- ⑧ Gnome

- ⑨ Nain
- ⑩ Faune
- ⑪ Nymphe

LEXIQUE

DES DIFFÉRENTES ESPÈCES

DU PETIT PEUPLE

Elfe (1) : lutin ailé, généralement minuscule (on peut le confondre avec une libellule ou un papillon), qui s'apparente plus aux fées qu'aux génies terrestres.

Farfadet(3) : synonyme de lutin, auquel s'attache généralement une notion d'espièglerie malveillante. Certains farfadets harcèlent cruellement leurs victimes, mais il y en a également de très gentils, comme le Reno des *Contes de la Grésigne*.

Faune(10) : habitant des bois aux oreilles pointues et aux pieds fourchus, de la taille d'un enfant. C'est un personnage très ancien, directement issu du dieu Pan des légendes grecques. Le faune – appelé parfois « satyre » lorsqu'il devient vieux – est capable du meilleur comme du pire. Il enchante les humains grâce aux sons mélodieux de sa flûte, mais peut également les effrayer, se moquer d'eux ou même les persécuter.

Gnome(8) : petit être grotesque, difforme et méchant. On le confond souvent avec le nain bien que, contrairement à ce dernier, il possède des pouvoirs magiques qu'il emploie souvent à mauvais escient.

Goguelin(2) : génie maléfique du Canada francophone. Le terme est une déformation du français « goblin », désignant des petits lutins industriels, qui vivent toujours en groupe.

Korrigan(7) : lutin breton, généralement fort laid. Ses caractéristiques sont assez proches de celles du nain, hormis le fait qu'il vit en famille. Le korrigan et la korrigane mènent une existence assez

conventionnelle, sur le modèle humain.

Lutin(4) : c'est le nom le plus couramment employé pour désigner des génies malicieux, d'une dizaine de centimètres de hauteur environ. En général, les lutins vivent dans les bois, mais ils peuvent aussi hanter les greniers des vieilles maisons, les fermes, les jardins, les mines, les ateliers. Leur durée d'existence est de plusieurs centaines d'années. Ils portent parfois de longues barbes blanches et ont une connaissance approfondie des plantes, des minéraux, des insectes et des oiseaux. Cependant, dans les légendes, ils sont le plus souvent jeunes (un siècle ou deux, à peine !), très turbulents, et sévissent seuls ou en bande pour jouer des tours aux humains.

Nain ou Nain fou(9) : le nain de légende est difforme, souvent naïf, et nous vient en droite ligne de la mythologie germanique. Il mesure, selon les régions, entre vingt centimètres et un mètre. Contrairement à la plupart des lutins, il ne possède pas de pouvoirs magiques. On le trouve dans les forêts, bien sûr, mais également dans les grottes ou sous la terre, où il travaille dans les mines de diamants (c'est le cas des sept nains de *Blanche-Neige*). Il fraie avec les fées, les sorcières et les bêtes sauvages.

Nymphe(11) : personnage féminin de la mythologie antique, né de l'accouplement entre un dieu et une mortelle. Les nymphes sont très belles. Elles se baignent dans les sources, se parent de fleurs et dansent au clair de lune en compagnie des sylphes, des faunes et des satyres. Leur grâce et leur charme en font les « ancêtres » de nos fées.

Sylphe(5) : génie forestier bienveillant, vivant dans les arbres qu'il protège et dont il tire sa subsistance. Le sylphe est solitaire, discret et fragile. La déforestation et la pollution le détruisent. On le représente souvent sous la forme d'un adolescent vêtu de feuilles, de la taille d'un écureuil.

Troll(6) : lutin Scandinave, souvent néfaste, habitant les forêts, les montagnes ou le bord des rivières. Le même mot peut également désigner des géants particulièrement stupides, dotés de pouvoirs magiques qu'ils utilisent à tort et à travers.

POSTFACE

Les contes sont un repaire de créatures magiques et, parmi celles-ci, les plus attachantes sont sans doute les lutins. Que, suivant les régions, on les nomme elfes, farfadets, gnomes, korrigans, ou encore trolls, nains, sylphes, Windsors ou goguelins, ils peuplent, depuis la nuit des temps, l'inconscient collectif de leur remuante présence. Certains sont serviables, d'autres espiègles, d'autres plutôt méchants, d'autres encore carrément féroces. Mais tous ont en commun leur petite taille, leur vivacité, leur impertinence et, souvent aussi, leurs pouvoirs magiques.

La tendance, aujourd'hui, est de les considérer comme des héros enfantins – je n'en veux pour exemple que l'incontournable Oui-oui, d'Enid Blyton –, alors qu'à l'origine les récits qui les mettaient en scène s'adressaient aux adultes. Du coup, que ce soit à travers les dessins animés, les albums ou les bandes dessinées, ils apparaissent affadis, dépouillés de leur sens véritable et, pour tout dire, d'une mièvrerie navrante.

Ce recueil a l'ambition de leur rendre leur vraie place. Car ces êtres des bois, des champs et des montagnes en ont une, et de taille, dans notre culture : ils incarnent la nature, souvent cruelle, parfois hostile, mais surtout fragile et constamment menacée par la folie humaine. À travers leurs déboires, ce sont ceux de nos forêts, de nos cours d'eau, de nos plages et de nos océans qui sont évoqués. C'est notre faune et notre flore en perdition qu'ils symbolisent. Et leur vengeance est une menace à peine voilée envers ceux qui détruisent les ressources de la planète.

Essentiellement originaires des pays d'Europe, les quatorze contes que voici tentent de passer en revue les différents « discours » du lutin traditionnel.

Les plus écologiques nous viennent du Pas-de-Calais (*Germe-tout et Mélancolie*), de Belgique (*Le Sylphe et la Princesse*), et surtout de Paris où *L'Apothicaire de l'île Saint-Louis* met en scène des lutins herboristes, connaissant les secrets des plantes médicinales. Ceux-ci y apparaissent comme des êtres bénéfiques, auxiliaires d'une nature bienfaisante dont

profitent – et abusent – les hommes.

Les trois contes de la forêt de Grésigne, pour leur part, nous présentent les lutins comme un peuple à part, menant leur propre vie en marge de la nôtre mais ne rechignant pas à y être mêlés, quitte à user de magie pour se défendre. Il en est de même pour *La Fille du korrigan* qui nous vient de Bretagne, haut lieu de légendes elfiques, *Histoire de l'homme qui trouva un lutin dans son champ*, petit bijou irlandais plein de saveur et d'humour, et *Le Bal des nains fous*, où ces derniers ne sont qu'un prétexte à la morale finale.

Enfin, nous avons le lutin démoniaque, responsable de catastrophes, de mort, de destruction, qui exorcise, lui, des peurs ancestrales. *Les Lutins du Diable* (Finistère), *Le Gnome mangeur d'yeux* (Islande) et *Les Goguelins d'Orner Grosbois*, savoureuse farce à lire de préférence avec l'accent québécois, appartiennent à cette catégorie.

Je réserve une place à part au *Songe d'une nuit d'été*, pièce de Shakespeare que j'ai pris la liberté d'adapter en conte – comme d'autres auteurs, d'ailleurs, l'avaient fait avant moi, tant il est vrai que cet immense dramaturge est également un conteur hors pair, ayant un sens éblouissant de la féerie. Le personnage de Puck, devenu par la suite mythique, annonce déjà le *Peter Pan* de J.M. Barrie, autre fleuron de la littérature anglo-saxonne.

Quoi qu'il en soit, ce tour d'horizon du « petit peuple » est, avant tout, une invitation au rêve. Dès lors, si ce livre vous a fait oublier la réalité, il a atteint son but. Et j'espère que vous avez tiré de sa lecture autant de plaisir que j'ai eu, moi, à l'écrire.

Gudule

J'ai longtemps attendu Peter Pan. J'avais beau me dire que j'étais ridicule, et qu'il serait peut-être temps que je me décide à grandir, rien à faire. Le clair de lune me mettait en transe. Je m'asseyais à ma fenêtre et, tandis que mes parents me croyaient endormie, je guettais, parmi les étoiles, la petite silhouette familière au bonnet vert. Si Peter était subitement apparu, volant par-dessus les toits accompagné de son inséparable Clochette, je n'en aurais pas été étonnée. Et peut-être même l'aurais-je suivi jusqu'au Pays imaginaire pour n'en plus jamais revenir...

J'avais huit, dix ans, alors. Un âge où, raisonnablement, l'on ne croit plus à ces choses. Or, j'en ai soixante aujourd'hui et, en confidence, j'y crois toujours... J'y crois même tellement que mes rêves, après avoir illuminé mon enfance, se sont peu à peu matérialisés. « Pourquoi les garder pour moi seule ? » me suis-je dit un beau jour. Ce bonheur que j'éprouvais à fréquenter, en imagination, les fées et les lutins, j'ai décidé de le transmettre à d'autres, tout comme J.M. Barrie – l'auteur de Peter Pan – m'avait transmis son propre univers intérieur. Je me suis donc mise à écrire... et sont nées sous ma plume des petites créatures étranges et merveilleuses qui, volant jusqu'à vous, vous ont peut-être, à votre tour, entraînés dans leur sillage.

Car le vrai Pays imaginaire, celui où tout est possible, même l'impossible, n'est-ce pas le livre ?

Sébastien Mourrain

Je suis illustrateur depuis six ans maintenant et je vis à Lyon où il n'y a pas beaucoup de lutins ni d'elfes. Ayant des origines bretonnes, les contes sur les korrigans ne m'étaient pas étrangers. Et pourtant, en lisant les contes de Gudule, j'ai été agréablement surpris par leur originalité et leur liberté de ton. En tant qu'illustrateur, c'était un réel bonheur que de pouvoir jouer avec les rapports d'échelle. En tant que lecteur, quel plaisir aussi !

J'espère que vous avez eu autant de plaisir à lire ce livre que j'en ai eu à l'illustrer.

Labour, miesêr ! Labour fonnabl domb si !



-
- 1 Nom celte donné aux filles de riches fermiers.
 - 2 Femmes du Finistère portant la coiffe traditionnelle.
 - 3 Du travail, maître ! Donne-nous du travail !
 - 4 Qui concerne la forêt.
 - 5 Association de deux organismes qui s'aident mutuellement à vivre.
 - 6 Qui a la capacité de voir dans le noir.
 - 7 Rendre propre.
 - 8 Mauvaises actions.
 - 9 En ce moment.
 - 10 Littéralement : « tabernacle », expression populaire québécoise.
 - 11 Bonnet de laine.
 - 12 Moqueries (du verbe *narguer*).
 - 13 Organes reproducteurs.
 - 14 Sorte de peigne destiné à assouplir la laine des matelas.
 - 15 Nœuds (dans la laine ou les cheveux).
 - 16 Femme en train d'accoucher.
 - 17 Aliment.
 - 18 Terme vieilli signifiant « femme de mauvaise vie ».
 - 19 Soldat (terme péjoratif).
 - 20 Qui concerne la forêt.